

BULLETIN
DE
l'Académie Royale
de Langue et de Littérature
Françaises



BRUXELLES
PALAIS DES ACADEMIES

SOMMAIRE

Jean Cocteau 183

Séance publique du 26 octobre 1963

Réception de M^{me} la duchesse de La Rochefoucauld :

Discours de M. Carlo Bronne 187
Discours de M^{me} la duchesse de La Rochefoucauld . . 198

Éloge des Illettrés (*Communication de M^{me} Marie Gevers à la séance
du 14 septembre 1963*) 213

Arnold Goffin et J. K. Huysmans (*Communication de M. Gustave
Vanwelkenhuyzen à la séance du 12 octobre 1963*) 219

Goûters et promenades avec Donna Maria d'Annunzio
par M. Léon Kochnitzky 241

CHRONIQUE

Le centenaire d'Arnold Goffin 257
Le centenaire de Jules Destrée 261
Hors de Belgique 261

Jean Cocteau

Le poète français le plus brillant de son époque, et dont la célèbre étoile qu'il a créée pour être son signe ne cessera pas de briller, est mort le 11 octobre. Il avait été élu membre étranger de notre Compagnie le 8 janvier 1955. Plusieurs membres de l'Académie, MM. Christophe, Desonay, Goffin, Thiry, et comme membres étrangers M^{mes} la princesse Bibesco et la duchesse de La Rochefoucauld, assistèrent aux funérailles ainsi qu'à l'inhumation sous la vieille chapelle de Saint-Blaise-des-Simples, à Milly-la-Forêt. Notre adieu a été adressé à Jean Cocteau par M. Marcel Thiry, secrétaire perpétuel, dans les termes suivants :

L'Académie royale de langue et de littérature françaises est frappée aujourd'hui du même deuil qui atteint sa grande aînée. Le poète qui vient de tomber, élu presque en même temps aux deux Compagnies, était venu ajouter par là le lien de son ubiquité volontiers magique à tous les nœuds affectifs qui réunissent l'Académie du quai Conti et celle de la rue Ducale.

C'est la guerre, grande pourvoyeuse de hasards pleins de sens, qui lui avait appris le chemin de la Belgique. Tout jeune, mais déjà vibrant de jolies victoires impertinentes, et la flamme de ses cheveux légers toute rebroussée d'un premier vent de triomphe, il lui avait été donné de dépayser son parisianisme suraigu dans le coin de plat pays qui restait belge entre Nieuport et Adinkerke. L'ambulancier, frais émoulu du *Potomak* et de l'ivresse des ballets russes, qui circulait ainsi par la plaine flamande coupée d'inondations et de murailles en sacs de sable, devait rencontrer là deux voisinages invisibles et singulièrement fatidiques. Il y fréquenta d'assez près cette Mort dont il devait toute sa vie quereller le mystère. Et, d'autre part, il ne savait pas qu'il trouverait un jour, au bout de sa gloire, l'auguste amitié de la reine qui dans ce même triangle assiégé servait comme lui sous la Croix Rouge, la reine à l'hommage de qui devait être consacré son écrit suprême.

Quarante ans plus tard, nous l'avons appelé à reprendre la route du Nord pour venir siéger parmi nous ; et nous avons cru lui offrir un fauteuil digne de lui, puisque c'était celui qu'avaient occupé Anna de Noailles, puis Colette. De l'une et de l'autre il avait été l'ami, il était leur héritier dans une ligne directe de grands écrivains audacieux et classiques ; il nous a tracé leurs deux éloges avec cette piété primesautière dont lui seul était capable, éloges qui resteront peut-être comme les plus complets et les plus tendres dans la galerie de ses portraits-souvenirs.

Je crois qu'il aimait venir nous voir. C'est d'abord qu'il aimait Bruxelles ; on sait comment il a parlé du « riche théâtre » de la grand' place. C'est aussi qu'il avait conscience de ce qu'il nous apportait, et qu'il y trouvait joie. Le vif-argent de sa parole, les traits en éclair qui s'y glissaient, les vérités comme soustraites des manchettes et leur commentaire par cette main artisanale, incomparable pour tracer l'arabesque du dessin aussi bien que celle du vers, tout cela faisait de chaque instant une œuvre, et le créateur insatiable qu'il était ne pouvait qu'en tirer une satisfaction toujours un peu fébrile.

Toutes ces choses sont passées, dit le grand poète de qui Jean Cocteau n'a pas méconnu l'école. Oui, nous sommes aujourd'hui devant cette nouveauté béante : toutes ces choses sont passées. Mais la trace n'en sera pas perdue, ni la leçon.

L'œuvre ni la vie du poète n'ont besoin de se vouloir édifiantes pour laisser leur enseignement. Quand l'enseignement se confond avec un plaisir toujours émerveillé, il est sans doute plus difficile de le discerner, et le temps n'est d'ailleurs pas venu d'extraire des théories de ce chant qui vient de manquer. Mais aujourd'hui que cet arrêt soudain nous fait sentir jusqu'à l'intensité douloureuse les vibrations élargies et les résonances continuées de la voix interrompue, il y a un pathétique qui se dégage de cette aventure poétique d'un demi-siècle.

Ce pathétique, c'est celui d'une éperdue sincérité dans le jeu, d'une éperdue espérance dans la vertu finale de l'exercice. Exercer le vers, pour Jean Cocteau, sans doute c'est l'assouplir, le disloquer, l'éduquer vers cette maigre ardeur

serpentine qu'on voit aux saltimbanques de Picasso ; mais exercer le vers, c'est aussi exercer une religion ou du moins une magie, en tous les cas une croyance qui peut bien aller jusqu'à la foi. C'est tenter la possession des grands secrets, le secret de vivre et le secret de la mort, au moyen d'une incantation qui se délie de plus en plus des infirmités de la parole humaine. Seule sa finalité justifie un métier poétique ainsi perfectionné avec une espèce de fanatisme ; nous n'éprouverions là qu'amusement de qualité, et que l'admiration d'une maîtrise technique, si nous ne sentions à certaine tension extrême de la corde vibrante et à certaine acuité perçante de l'image que l'enjeu est capital et qu'il ne s'agit, à chaque vers, de rien de moins que de mériter la vie sous les espèces de la poésie.

Aux yeux du poète, c'est le mythe d'Orphée qui a dominé. Mais il y en a un autre qui peut-être se proposera pour représenter l'inlassable arrangeur de prestiges. La longue œuvre de Jean Cocteau n'est pas autre chose que la fable des Mille et une nuits. Chaque poème, pour ainsi dire chaque vers est une invention qu'il *faut* pour que le sultan écoute et pour que le glaive reste suspendu. Et comme les sultans se blasent, comme les sujets d'histoires ne sont pas innombrables, la ressource et l'exigence — c'est de pousser de plus en plus loin l'art de conter, l'art de faire le vers.

Y a-t-il des recettes à cette habileté toujours multipliée ? On les a scrutées, on les scrutera longtemps ; on étudiera des époques, des thèmes, des moyens ; on distinguera les prosodies successives, le temps des jeux avec des anges et celui de l'antiquité bouclée, on suivra les importantes digressions vers le film ou vers le théâtre. A distance pourtant ces explorations poussées par le poète en directions si diverses apparaîtront dans leur unité, dans leur continuité ; on y verra cette seule quête obligée et toujours recommencée de la poésie, cette Scheherazade qui s'enfonce nuit après nuit, fable après fable, poème après poème, dans le désert de la réussite illimitée.



Avant la séance publique du 26 octobre : M. Carlo Bronne, Mme la duchesse de La Rochefoucauld.

SÉANCE PUBLIQUE DU 26 OCTOBRE 1963

Réception de M^{me} la duchesse de La Rochefoucauld

Discours de M. Carlo Bronne

Madame,

La compagnie, dans laquelle j'ai l'honneur de vous souhaiter la bienvenue, ne possède point, comme celle du cardinal de Richelieu, de parti des ducs, d'abord parce que, l'armorial belge n'en comptant que deux, ce parti eût été fâcheusement limité, ensuite parce que le Ministre auquel nous devons l'existence, rouge aussi, mais par les opinions plus que par la robe, n'avait pour but que de grouper des écrivains, des professeurs et des orateurs ayant, par leurs écrits, leurs travaux ou leurs discours, contribué d'une manière éminente à l'illustration de la langue française.

Dans son rapport au Roi, il ajoutait : « Les choix de l'Académie ne devront pas être exclusivement masculins. Dans ces dernières années, les femmes de lettres ont donné trop d'incontestables preuves de talent pour qu'on puisse les écarter d'une compagnie littéraire ». Cette galante constatation ne sera pas déniée, j'en suis sûr, par l'auteur de la *Femme et ses droits*.

Vous êtes, Madame, la quatrième de votre sexe à être appelée à siéger parmi nous, au titre étranger. Nous nous en réjouissons parce que la qualité de votre œuvre, votre apostolat en faveur de la femme et de la paix, les multiples conférences par lesquelles vous avez porté dans le monde entier le renom des lettres françaises méritaient l'hommage que nous sommes heureux de vous rendre.

La salle où nous sommes, aussi cruelle aux yeux qu'aux oreilles,

célèbre, avec de mauvaises peintures et de bonnes intentions, les gloires nationales. Notre privilège à nous est de rendre justice à des écrivains étrangers de langue française que la France ne peut honorer comme elle le voudrait en raison de la rigueur des statuts qui régissent ses Académies.

*
* *

Il est d'usage, dans tout discours de réception, de retracer la vie du récipiendaire. Vous ne m'avez pas facilité la tâche. « La biographie d'un écrivain, avez-vous dit, pourrait se réduire à la date de sa naissance et à celle de sa mort, car il n'importe au fond, pour mesurer l'originalité de son existence, que de savoir en quel temps cet écrivain vivait. Études, amour, épreuves, voyages, maladie, le lot est plus ou moins commun à chacun ». Vous me permettrez de ne pas partager votre opinion pour des raisons que je dirai plus loin ; et puisque vous ne m'avez laissé que les clés de vos livres, je m'en servirai pour ouvrir les chambres où vous avez rêvé, médité et écrit.

Ces chambres, elles ne sont pas toutes de pierre ou de brique, mais de verdure ou de charmilles, car beaucoup de jours de votre vie se sont passés dans de beaux jardins. Ceux du château de Voisins que votre père, le comte de Fels, président de la Société des Amateurs de jardins et biographe de Gabriel, avait fait construire près de Rambouillet dans le style du grand architecte de Louis XV en parsemant les parterres à la française de quelques chefs d'œuvre de sculpteurs du XVIII^e siècle. Vous les avez évoqués dans votre recueil, intitulé *Chasse cette vivante* :

*Dirai-je quelque chose encor de mon enfance,
Du grand jardin fermé, de ses eaux sans espoir ?
Ma robe grise brille et sous le ciel j'avance
Vers d'autres lourds jardins que je ne saurais voir.
Aveuglement, de rose en rose et d'arbre en arbre
Vers ces fleurs-ci, je viens et vers ce banc de marbre.
Toute sombre, du fond de ma vie et d'un parc
Je viens vers ces iris et cette branche en arc...*

Cet autre parc, aussi, dont les douze hectares encadrent de frondaisons votre actuelle maison des champs, Montmirail, de-

meure somptueuse de Louvois, où séjournèrent Louis XIV et Napoléon I^{er} et dont Lenôtre entoura de quinconces taillés et de plate bandes fleuries les cinq bassins aux eaux bouillonnantes, Montmirail que vous avez patiemment guéri de ses blessures de guerre et dont le grand escalier, jeté sur les fossés, vous en rappelle un autre, moins majestueux et plus cher car il appartient à vos premiers souvenirs :

*Il y avait dans la maison
Un escalier en colimaçon
De couleur bleue...
Et l'enfant s'asseyait parfois
Sur le coffre à bois
De peluche bleue...
Il restait dans l'obscurité
Pendant une éternité
D'un quart d'heure,
Triste dans sa demeure
Comme devant la mort.
Il me semble encor
Entendre sur ces marches mes pas
Et je pense
A cette enfance
Qui n'en finissait pas.*

Née à Paris, vous avez trouvé dans la bibliothèque de l'hôtel familial, faubourg Saint Honoré, de quoi apaiser votre jeune curiosité intellectuelle. M. de Fels avait commencé dans la diplomatie une carrière qu'il poursuivit comme essayiste politique avec une clairvoyance qu'attestent ses articles, parus dans l'*Œuvre* et dans la *Revue de Paris*. Il n'est pas téméraire d'affirmer que son goût et sa culture ont orienté vers l'art en même temps que vers les problèmes sociaux la jeune fille qui s'initiait à la peinture avec Lévy-Dhurmer, le portraitiste de Georges Rodenbach et de Bruges la Morte, et qui avait sous les yeux ce qu'aperçoit votre Faust, dans *Faust et Marguerites* :

« Autour de la pièce s'étagent les livres : parmi toutes sortes d'ouvrages faits, moitié avec le dictionnaire, moitié avec le cœur,

nous apercevons ceux que Balzac composait avec sa chasteté, les poèmes de Lamartine qui poussait dans les déserts la désolation jusqu'au ravissement, le *Zend Avesta*, cette histoire de chiens, l'*Origine des Espèces*, cette histoire de pigeons, les *Pensées* de Pascal où nous convenons que le passage d'une robe claire jetterait une éfrayante volupté».

Dans la *Biographie* imaginaire qui sert d'avant propos à ce récit, il est dit : « Tu aimes la justice. Le cinéma. Les livres de mathématiques. La langue française. L'archéologie : tu t'attardes à visiter dans les villages les grandes Maisons de Dieu. Tu n'aimes pas beaucoup l'anatomie ». Et l'auteur de demander avec une certaine coquetterie : « Est-ce insuffisant ? » — Oui ; par bonheur, revenant à la première personne, il complète ainsi ses aveux : « J'aime voir au jardin les arbres verts pleins de courses lumineuses, les tonneaux bruns luisant dans l'herbe neuve ; j'aime l'eau qui est l'inverse du monde..., j'aime les nuages... J'aime penser à la matière qui paraît surtout occupée à ce jeu de tourner ; j'aime la terre, pays lourd et matériel de charbon, de cuivre et d'or, percé cependant par les rivières noires et souples, la terre pleine de granit rouge, de silex et d'argent, et j'aime au centre de la terre ce qui reste d'un soleil... Faut-il avouer qu'enfin j'aime écrire. »

Vous aviez dix-sept ans quand vous avez découvert La Rochefoucauld.

*
* *

Le nom prestigieux qui est devenu le vôtre par votre mariage apparaît, Madame, à toutes les pages de l'histoire de France, et aussi à quelques-unes de celle de Belgique.

La Bibliothèque Royale de Bruxelles possède parmi ses trésors un livre d'heures, exécuté à Rouen vers 1480 ; il avait été commandé aux enlumineurs par le premier comte de La Rochefoucauld, prénommé François, comme François I^{er} qu'il avait porté sur les fonts baptismaux. Lorsque Charles-Quint traversa la France, il reçut l'hospitalité d'Anne de Polignac, veuve de François II de la Rochefoucauld, dans ce château de Verteuil orné des fameuses tapisseries à la licorne où figurent Jean II de la Rochefoucauld et sa femme.

D'autres capitaines de cette Maison, également fertile en cardinaux et en ambassadeurs, combattirent en Flandre, pour ou contre le Roi, à Namur et à Neerwinden, et parmi eux le plus célèbre, François VI, prince de Marcillac, qui avait pris position contre Richelieu et feu pour la duchesse de Longueville. L'un et l'autre partis lui furent néfastes. Il fut blessé au visage, abandonné par la duchesse et privé de Verteuil, rasé par ordre du Cardinal, ce qui ne l'empêcha pas d'écrire à sa belle :

*Faisant la guerre aux rois, j'ai perdu les deux yeux
Mais pour un tel objet, je l'aurais faite aux dieux.*

Pardonné, premier duc et pair, et désabusé, il se mit à cinquante ans à avoir du génie mais on ne le sut que dix ans plus tard. C'était l'auteur des *Maximes*.

Moins pessimiste et plus philosophe, le duc de La Rochefoucauld-Liancourt créa l'École des Arts et Métiers, une Caisse d'Épargne, des écoles d'enseignement mutuel. C'est lui qui, lors du sac de la Bastille, eut ce mot terriblement pénétrant. Louis XVI lui demandait : «C'est donc une révolte?» «Non, Sire, fit-il, c'est une révolution.»

Cette connaissance des hommes, de bonne heure vous avez désiré l'acquérir. Comme le moraliste, vous les avez observés sans illusions ; comme le philanthrope, vous avez cherché les moyens d'améliorer leur condition.

* * *

Entretiens la poésie vous avait servi de mode d'expression. Déjà vous exerciez sur elle et sur vous le contrôle sévère de hautes exigences morales. Le premier recueil s'appelait *Nombre* ; jeune femme et jeune mère, vous aviez repris l'étude des mathématiques et la science exerçait sa fascination sur votre écriture.

Dans les cinq œuvres poétiques que vous avez signées Gilbert Mauge, deux grands thèmes se répondent ainsi que dans un *Concert*, qui est du reste le titre de l'une d'elles ; la mort et le perpétuel changement de la vie que l'homme subit et désire,

qui, dans les actes les plus quotidiens, le sollicite d'être à la fois *Le Même et l'Autre*, et mène les amis vers les destins divergents qu'appréhende ce beau poème de *Chasse cette vivante* :

*Non, nous ne mourrons pas dans la même demeure,
Sous un ciel clair, le même jour, à la même heure...
Lequel dira ces vers où s'inscrit le décor
Et que je pressens, moi, sans les connaître encor,
Quand je frôle à ton bras les murs, le ciel d'où tombe
L'espace d'un seul destin, puis d'une seule tombe?
Qui s'en ira, le soir, sur les boulevards gris
Sans autre compagnon que le bruit de Paris?*

Le plus récent recueil emporte le poète *Plus loin que Bételgeuse* où il pourrait bien rencontrer Marcel Thiry, familier de l'étoile orangée. Ces vers, comme l'a dit très justement Edmond Jaloux, « laissent entrevoir, dans une forme altière et un peu glacée, des moments de conscience dont la lucidité triste et parfois cruelle a quelque chose de stellaire et d'immobile, d'une rare perfection technique. Par là, elle se rattache à la tradition valéryenne, elle-même fille du génie mallarméen, qu'à travers les temps prédisent ou annoncent des poètes du 16^e et du 17^e siècle de Maurice Scève à Descartes, de Jean Sponde à Maynard. Cette poésie concentrée et intellectuelle est typiquement française » (1).

*
* *

Bien françaises également sont la concision et la finesse des remarques que contiennent vos œuvres en prose et où se retrouvent les soucis majeurs du poète : la fin inéluctable de toutes choses et la fluidité de l'existence impossible à fixer comme à définir. Elles pourraient avoir pour épigraphe ce vers de Gilbert Mauge :

Seul je fais, je défais mon esprit et me change.

(1) Journal de Genève : 8 mai 1949.

Dans *Merveille de la Mort*, la même idée apparaît : « La fenêtre est ouverte. J'écoute ; la nuit ne fait plus le même bruit que dans mon enfance mais nous ne devons vivre que pour changer ». Cette constatation, toute pascalienne, est au fond le sujet de *Pluralité de l'être*, publié en 1957. Le besoin de changement qui est en nous, qui nous fait être plusieurs dans le même instant et additionne, pour obtenir la somme de notre destin, les vies de nos moi successifs, est à l'origine de nos habitudes étranges : cette curiosité des faits et gestes des autres que nous satisfaisions par la lecture des gazettes, le goût des masques de théâtre et de carnaval, l'asservissement à la mode qui renouvelle les apparences, l'évasion du lecteur dans la peau des personnages de roman et le dédoublement du romancier qui, tel Flaubert, est toujours un peu Madame Bovary. Et jusqu'à l'oubli qui vous inspire cette réflexion sagace :

« L'effort fait pour oublier n'est que l'effort fait pour être un autre ».

L'optique de *Vus d'un autre Monde* est ingénieuse. C'est en un siècle deux millièmes ou trois millièmes que le moraliste, s'exprimant à l'imparfait, fait le bilan de ce que fut notre époque, de ce que sont nos inconséquences et nos naïvetés. Il le fait non sans un humour à froid qui va loin :

« La médisance révélait que des hommes avaient la perception des fautes d'autrui. Parfois, ils écoutaient cette médisance intérieure qu'ils appelaient leur conscience ».

Ou cette satire laconique de certaines méthodes d'éducation moderne :

« La plupart des humains, pour se conduire suivant les règles, avaient besoin d'un censeur, rôle que tenaient successivement à leur égard leurs parents, puis leurs enfants ».

Les Moralistes de l'Intelligence, publiés en 1945, posent la question de savoir si l'humanité est capable, grâce aux efforts de quelques uns, de devenir plus intelligente et meilleure. Et d'abord quels sont les exemples à lui proposer ? Dans la *Vie Commode aux peuples*, la parole est donnée aux femmes sur le point de savoir si

les grands hommes sont en vérité César et Napoléon, ou bien Pasteur et Saint Vincent de Paul qui, soit dit en passant, vécut seize ans à Montmirail, en qualité de précepteur du fils aîné de Paul de Gondi.

Edmond Jaloux affirmait que les hommes peuvent devenir plus intelligents s'ils le veulent et en donnait pour preuve que les trois quarts des êtres deviennent plus bêtes en vieillissant. Le raisonnement ne me paraît pas d'une logique très convaincante. Il n'en reste pas moins que des esprits comme Léonard de Vinci, Descartes, Goethe et Valéry n'ont cessé de tendre vers l'enrichissement et la perfection parce qu'ils ont « repensé » le savoir humain et ont refusé de se contenter de vérités toutes faites.

*
* *

Le substantiel volume que vous avez consacré à l'auteur du *Cimetière Marin*, parmi d'autres ouvrages critiques dédiés à Anna de Noailles, qui fut des nôtres, et à Léon-Paul Fargue, qui aurait pu en être, est à cet égard plein d'enseignement sur lui et sur vous. Valéry fut de vos amis. Vous avez fait de lui trois portraits ; vous avez sauvé du néant les étincelles qui jaillissaient de son cours au Collège de France. C'est à Montmirail que furent faites les gravures illustrant ses *Choses tues*. L'un de vos sonnets, offerts à M. Edmond Teste, montre son père spirituel, écoutant, au dernier étage de l'Opéra,

*Mourir au fond du vieux décor
D'obscurs Tristans assis aux gradins du théâtre.*

J'admire qu'en 150 pages vous ayez réalisé une synthèse de l'œuvre du poète et du philosophe, que seule pouvait réussir une intelligence aussi précise que la vôtre, et, qui d'ailleurs, a obtenu les difficiles suffrages de notre collègue Émilie Noulet, docteur ès sciences valéryennes. Vous avez judicieusement défini Valéry en disant qu'il « pouvait considérer la politique avec des moyens cartésiens, la chirurgie en philosophe, la poésie comme un ingénieur ». La vérité est, qu'appartenant à la même famille d'esprits, vous étiez mieux en mesure de le comprendre et de le dépeindre.

Il est toujours périlleux d'analyser et d'interpréter en langage vulgaire la pensée, secrète à force de profondeur, d'un grand méditatif. Valéry, sortant d'une conférence sur l'un de ses poèmes, confiait à André Maurois : « Allons, les professeurs s'y sont mis ! » et il ajouta :

En quel étrange moi son moi nous vint changer.

Même lorsqu'elles ne souffrent pas d'interprétations équivoques, les propositions de l'auteur d'*Analecta* et de *Variétés* peuvent quelquefois paraître discutables. En les rencontrant, je crois rencontrer votre propre point de vue.

Valéry proclamait son mépris de la biographie et prétendait dissocier complètement le texte, parlant par lui-même, de celui qui y mettait son nom. Au début de votre *Paul Valéry*, vous avez adopté cette opinion, mais la démentant aussitôt après, vous avez retracé la carrière de l'écrivain et vous n'avez pu négliger l'épisode fameux de la Nuit de Gènes, poussant même l'information jusqu'à nous dire que tel passage de la *Jeune Parque* : « Salut ! divinités par la rose et le sel » fut composé sur un banc de l'avenue Victor Hugo. Vous avez eu raison ; le détail n'est pas indifférent, tout au moins pour le banc.

Ce qu'un texte peut signifier dépend autant des mots qu'il présente que des dispositions intellectuelles de l'exégète qui les scrute. Valéry en convenait quand il admettait qu'un poème pouvait avoir autant de sens divers que de lecteurs. Je ne crois pas que l'individu, pas plus que les sociétés, demeure étranger aux amours et aux maladies qui marquent son âme et son corps. L'affirmer équivaldrait à dire que l'histoire d'une nation peut s'écrire sans tenir compte de ses alliances qui sont ses amours, ni de ses crises politiques qui sont ses maladies. La méthodologie historique actuelle, au contraire, souligne l'influence de l'économique et du social sur les agissements des peuples. La contribution qu'ils apportent, comme l'écrivain, au patrimoine spirituel commun est conditionnée par la courbe de leur vie.

Valéry, il est vrai, eût rejeté l'objection ; sa célèbre tirade sur

les méfaits de l'histoire nous en apporte la certitude. Dans *Là-Bas*, J. H. Huysmans disait :

« Pour Durtal l'histoire était donc le plus solennel, le plus enfantin des leurre. L'antique Clio ne pouvait être représentée selon lui qu'avec une tête de sphinx, parée de favoris en nageoire et coiffée d'un bourrelet de mioche. La vérité c'est que l'exactitude est impossible ». Ce qui n'empêcha pas Durtal de composer une vie de Gilles de Rais.

N'attendez pas d'un interrogateur du passé qu'il se rallie à un jugement brillant mais fallacieux. L'histoire n'est pas une science ni une recette de gouvernement ; c'est un art dont les préceptes uniquement peuvent servir de guide aux gouvernants, et si elle a si rarement été utile aux hommes d'État, c'est pour le motif péremptoire qu'en général, ils l'ignorent.

Non, il n'est pas exact que l'histoire soit inutile. Valéry était trop subtil pour ne point corriger et nuancer, notamment dans son discours au lycée Janson de Sailly sur le *Fait historique*, ses assertions antérieures. Vous l'avez écrit, Madame : Ce n'est pas le passé qui nous trahit, c'est l'orgueil des habitants de la terre qui croît au fur et à mesure que se déroule l'avenir. L'observateur de l'an 2.000 pourra dire avec vous : « Une course sembla s'instituer entre le savant qui ferait sauter sa planète et le savant qui s'en évaderait vers une autre — chacun usant curieusement de moyens analogues... Les hommes avaient aimé le duel, le risque, l'accident de machines. Certains aimèrent enfin l'attente des projectiles mystérieux ».

En revanche, il n'est pas exact que les civilisations soient mortelles. Assurément, à l'instar des étoiles qui pâlisent et des organismes humains qui se désagrègent, les civilisations déclinent et cessent leur période d'activité, mais comme la lumière des astres qui nous arrive encore après des millions d'années, comme le sang, le type physique et les qualités morales que l'hérédité transmet de génération en génération, l'acquis des civilisations ne se perd point. Les conquérants sont absorbés par leur conquête, les barbares imprégnés par la culture des peuples décadents. Nous vivons encore sur l'héritage que Rome tenait de la Grèce et la Grèce de l'Orient. Que les dieux soient loués !

— encore qu'eux soient mortels — les civilisations ne meurent pas, elles se transforment et se perpétuent.

Entendez bien, Madame, que si je vous cherche querelle c'est par fidélité à des traditions hautement académiques. — Vous ne détestez pas le cliquetis des idées et c'est encore vous louer que de vous contredire. Aussi bien avez-vous pris les devants et avez-vous eu, Madame, pour les historiens des mots sévères. « Les gens qui aiment l'histoire, lit-on dans les *Moralistes de l'Intelligence*, sont ceux qui se prennent pour Louis XIV ». A tout prendre ne vaut-il pas mieux se prendre pour le Roi-Soleil que pour le Prince des Ténèbres, à quoi se plaisent quelques littérateurs contemporains ? Et encore : « Les historiens ravaudent le passé ». Eh ! oui, c'est que la trame en est bien usée et las ! irremplaçable. « Pour devenir plus intelligent l'homme a eu l'idée de se raconter à lui-même sa propre histoire » ? Tâche ardue certes, mais pas moins que de descendre dans le cœur des hommes d'aujourd'hui, des hommes de tous les temps, qui est le propos salutaire et méritoire des moralistes. De pareilles plongées dans le monde intérieur ou dans le monde d'autrefois ramènent souvent — et tel est votre cas, Madame — des perles incomparables. Ces trouvailles secouent le conformisme et réveillent la conscience. Elles aident à ce constant perfectionnement, que vous exaltez avec tant de générosité et de talent, dans notre métier, dans les gestes ordinaires de tous les jours, dans le fonctionnement de notre pensée — qui est en somme le secret de l'art de vivre. En cela, votre vœu rejoint la parole réconfortante de Georges Braque qui disait, au déclin d'une existence admirable : « Avec l'âge, l'art et la vie ne font qu'un ».

Discours de M^{me} la duchesse de La Rochefoucauld

Mesdames, Messieurs,

C'est un grand honneur d'être appelée à siéger dans une Académie telle que la vôtre. Veuillez croire que nul plus que moi n'en sent le prix, ne souhaiterait vous témoigner une reconnaissance profondément sincère. Au cours de l'année 1962, j'ai eu plusieurs occasions d'entendre mon éminent ami Carlo Bronne célébrer le prodigieux auteur de *Pelléas et Mélisande* dont la France a commémoré avec ferveur le centenaire. J'ai donc été particulièrement touchée et fière à la pensée d'être reçue par ce lucide écrivain, ce savant essayiste.

Oserai-je ajouter que, plus qu'un honneur, c'est un plaisir infini, une sorte de rêve très lointain d'être admise dans la compagnie étincelante et mystérieuse des écrivains belges, qui se réalise aujourd'hui ? Si loin que je m'en souviennne, il y a toujours eu en effet des poètes belges dans ma vie. Je me revois enfant, assistant à l'*Oiseau bleu* avec mon père réellement ému de la visite que Tytil et Mytil rendent à leurs grands-parents, dans un de ces royaumes d'au-delà, dont Maeterlinck avait le secret. Jeune fille à l'âge des mélodies, j'écoutais mon professeur de musique, s'enthousiasmer pour la chanson d'Ève de Charles Van Lerberghe :

C'est le premier matin du monde

· · · · ·
Un jardin bleu s'épanouit.

Plus tard, venant de faire la connaissance d'Anna de Noailles peu de temps avant sa merveilleuse réception parmi vous, je la retrouvai toute pétillante, chez la comtesse Bruneel, rue de Lille, entourée de poètes bruxellois, liégeois, anversoïis. Ce jour-là, elle me demanda de la raccompagner, et le long du chemin — des rives de la Seine — cet être souvent affecté d'une tristesse pathétique, me donna un extraordinaire encouragement à vivre.

Peu de temps après, mon époux et moi eûmes l'honneur de saluer à Bruxelles vos souverains, le Roi chevalier Albert I^{er}, fondateur de votre Académie, l'admirable reine Elisabeth, protectrice et inspiratrice des arts.

Plus tard enfin, je pris part comme beaucoup d'entre vous ⁽¹⁾, sur le tiède rivage de la mer plombée du Nord, aux Biennales du Journal des Poètes, organisées par P. Louis Flouquet et Arthur Haulot. J'y rencontrai avec le poète inspiré Marcel Thiry, secrétaire perpétuel de votre académie, son prédécesseur l'historien averti Luc Hommel, dont l'amitié m'était précieuse et que je n'aurais garde d'oublier en la circonstance présente, pas plus que Thomas Braun qui fut le commentateur heureux de notre grande Marie Noël et le premier à m'accueillir jadis. Enfin, pour ne parler que des absents, *les vivants de l'autre monde*, je donnerai ce soir, si vous le permettez, une pensée à mon ami Ventura Garcia Calderon, conteur authentique, votre confrère au titre étranger, comme l'excellent écrivain suisse, généreux et sage, Benjamin Vallotton, auquel vous avez bien voulu m'appeler à succéder.

Deux faits très remarquables me paraissent devoir être retenus dans l'œuvre de mon regretté prédécesseur, l'un — commun aux académies de langue française — est précisément le souci de la préservation de notre langage (nous en reparlerons), l'autre qui fut jadis, avec beaucoup de retentissement évoqué à l'Académie du quai Conti. Il s'agit de la vertu, et si j'ai dit un fait, c'est que justement, ce fait apparaissait dans tous les livres de Benjamin Vallotton, à l'époque même où Paul Valéry, qui ne craignait pas de réveiller les esprits en proférant des observations d'un étonnant bon sens, prononçait son fameux rapport sur les prix de vertu, constatant, dès le début, que le mot de *vertu* n'était maintenant plus guère en usage. Quel scandale, s'écrièrent certains auditeurs mal éclairés, Valéry a déclaré la fin de la vertu, il a dit que la vertu n'existe plus... Au fond, de quelle vertu d'abord s'agissait-il? Étymologiquement, vertu signifie,

(1) Le sénateur Pierre Nothomb, Robert Goffin, Constant Burniaux, Vandercammen, Marie Gevers, Suzanne Lilar, Geo Libbrecht, Georges Sion.

d'après son origine latine *virtus* (qui vient de *vir*, homme), courage, force morale. C'est le sens que donne le sanscrit avec *Vira*, héros. Mais au cours des siècles, les grands auteurs l'ont entendu diversement. Deux exemples : St Augustin dans la Cité de Dieu (1) dit que « la plupart des anciens ne définissaient point autrement la vertu que par l'art de bien vivre ». A l'opposite, plus tard, Pascal écrit : « la vraie et unique vertu est de se haïr ». Les critiques du thème choisi par Valéry (2) y voyaient, je l'imagine, dans une acception plus courante, la ferme disposition de l'âme à fuir le mal et à faire le bien, celle même dont Jean-Jacques Rousseau avait dit nostalgiquement : « Il n'est pas si facile qu'on pense de renoncer à la vertu, elle tourmente longtemps ceux qui l'abandonnent ». Quoiqu'il en soit, répétons-le, ce grand linguiste qu'était l'auteur des *Regards sur le monde actuel* avait simplement et pertinemment signalé l'oubli où était tombé — non pas forcément la chose, mais le terme.

« Ce mot *Vertu*, observait Valéry, est mort ou du moins il se meurt, vertu ne se dit plus qu'à peine. Aux esprits d'aujourd'hui, il ne vient plus s'offrir de soi, comme une expression spontanée de la pensée d'une réalité actuelle » (3).

Valéry songeait au temps de Corneille, où la vertu était sans cesse présente aux esprits des spectateurs écoutant le Cid :

*La honte de mourir sans avoir combattu
Arrête leur désordre et leur rend leur vertu,*

temps où La Rochefoucauld écrivait : « La vertu n'irait pas si loin si la vanité ne lui tenait compagnie ».

Du temps où la vertu plaisait, Valéry aurait pu également rappeler la préface de Phèdre en laquelle Racine montre cette pièce étrange comme une occasion d'édifier : « Je puis assurer que je n'en ai point fait (de pièce) où la vertu soit plus mise au jour que dans celle-ci », et Racine fait état des sentiments si

(1) IV^e livre. D'après la Mothe le Vayer.

(2) Moins subtils qu'Émilie Noulet.

(3) Paul VALÉRY, *Rapport sur les prix de vertu*, lu à l'Académie Française, 20 Xbre 1934.

nobles et si vertueux de cette princesse Phèdre (son coupable amour excepté)...

Valéry préféra souligner l'emploi si fréquent du mot (Vertu) par les orateurs de la Révolution Française, par Robespierre notamment. « La vertu, écrit-il évoquant cette terrible époque, fit alors son entrée dans la politique. Robespierre surtout la chérissait terriblement. Quand, à la tribune de la Convention, *vertu* paraissait enfin dans le discours fatal de l'incorruptible, on pouvait dire : *de sa bouche* — comme parle l'apocalypse — *sortait un glaive aigu à deux tranchants* ».

* * *

Certes, ce n'est pas de cette vertu hypocrite au cœur cruel que sont remplis et animés les touchants romans vaudois de Benjamin Vallotton. Avec lui, nous respirons l'air pur des montagnes suisses, le soleil n'éclaire que des neiges immaculées ou des prés émaillés de fleurs. Là vivent, sans fausses bergeries — les troupeaux sont vrais, les vaches y donnent un lait délicieux — des personnages non toujours idylliques évidemment, mais honnêtes, droits, à l'âme soucieuse de se diriger par des sentiers étroits vers le bien, ce qui n'exclut pas, à côté d'un pasteur Chardonay doué du caractère le plus élevé, le pittoresque visage d'un sergent Bataillard ou l'inoubliable figure du commissaire Potterat, sensé, amusant et si brave homme au demeurant qu'il s'éteindra aux derniers jours de la guerre mondiale y ayant usé son cœur. Benjamin Vallotton eut l'art de peindre des êtres — rencontrés ou imaginés ? — les uns et les autres en tout cas, issus authentiquement du sol de ce canton de Vaud où fleurissent l'ironie et la bonté.

* * *

Ses romans, il faut le dire, posent à nouveau un problème qui est de tous les temps et de bien des pays : peut-on faire de la littérature avec de bons sentiments ?

Chateaubriand le pensait, puisqu'il fut — avec Fontanes — en 1821 le fondateur de la *Société des Bonnes Lettres*. Cette société,

qui compta Nodier, Lamartine, Victor Hugo parmi ses membres, s'était constituée, rappelons-le, pour faire revivre — après les passions de la révolution, et il y avait là sans doute quelque politique, le goût des « bonnes doctrines et des bonnes lettres ». Gageons que titre et programme eussent été récusés par André Gide, l'auteur de *l'Immoraliste* assurant : « On ne fait pas de la littérature avec de bons sentiments » ; encore ne doit-on pas confondre les bons ou les beaux sentiments — ceux de la Nouvelle Héloïse, par exemple, si passionnés — avec la moralité d'un ouvrage. Tel livre peut peindre le vice sans être accusé d'immoralité. Un auteur peut mettre en scène des personnages immoraux — cela est arrivé sans cesse à Balzac, à François Mauriac ; si la conclusion comporte le châtimement des coupables, on considérera qu'après tout l'œuvre n'offense pas la morale. Au contraire, si la conscience du bien et du mal est absente non seulement chez le héros présenté mais aussi chez l'auteur qui se tient derrière, alors on qualifiera l'ouvrage d'amoral. Ajoutons que certains *nouveaux romans* appartenant à l'école dite du regard ou de l'objet semblent ignorer ce point de vue. En effet, il n'y a plus de morale quand il n'y a plus de psychologie et parfois presque plus de personnages ; or, l'intérêt à présent réside dans les objets. (On ne saurait reprocher ce serait rejoindre la sensibilité des primitifs à un ascenseur ses grincements, ses arrêts ou ses erreurs de fonctionnement). Il y a quelque temps les romanciers cherchaient à tout dire de leurs héros. Aujourd'hui, certains s'appliquent à ne rien dire — ou à dire très peu de chose, le moins possible, semble-t-il, des leurs.

Les lecteurs de la *Famille Profit* (couronné par l'Académie Française), ou de tel autre roman écrit par Benjamin Vallotton, retrouveront la psychologie et la morale traditionnelles. Ici, on n'assassine pas, on ne vole pas, les hommes sont probes et fidèles. Si, exceptionnellement, le seul mauvais sujet Bernard Chardonay imite une signature, le châtimement du coupable, sa rédemption au sortir de prison leur apportent tout apaisement.

Objectera-t-on que l'existence vertueuse est plate, voire ennuyeuse, qu'elle n'offre aucun sujet d'intérêt ? Ce serait

négliger l'éclat et l'ardeur de la vie des saints et des mystiques. C'est, hélas ! oublier que toute vie comporte souffrances physiques et morales, séparation, échec ou succès, deuils, appréhension de la mort, donc infiniment de sources d'émotion, de passion et parfois d'horreur.

*
* *

Benjamin Vallotton, né en 1877 à Gryon (son père y était pasteur), a consacré une quinzaine de romans au pays vaudois, où il a passé son enfance et son adolescence (1). Cet érudit — il savait le grec, le latin, nous a dit pourquoi. « Lausanne, en 1917, a doublé le cap des 60 000 habitants. Il m'a paru intéressant de fixer certaines de nos particularités (les vaudois sont nonchalants, indécis, malins, mélange de poésie et de sens pratique), certaines de nos traditions (les jolies fêtes locales, les plats helvétiques), certaines de nos locutions menacées par le progrès ». Le progrès, ce sont les machines qui projettent déjà dans les espaces une écoeurante odeur de pétrole, les aéroplanes qui ne poussent pas à la dévotion ; « vous comprenez, tous ces types qui grimpent en haut du ciel, ils n'y trouvent que des nuages », ainsi parle le commissaire Potterat, quarante-cinq ans avant les cosmonautes russes. Les locutions menacées, c'est la *couchée*, la nuit qui ne peut s'*exterminer* et bien d'autres.

Sans doute, il y a peu de chance que des personnages analogues à ceux de Vallotton apparaissent dans les anti-romans de 1963. Voyez vous-mêmes ce portrait d'un très lointain contemporain de M. Teste et de son épouse :

« M. Auguste Profit, un brave homme tout en nez et en moustache, sa maigre personne de bourgeois lyrique emprisonnée dans une redingote, arpentait les rues de la ville sans jamais se séparer d'étuis de forme bizarre qu'il portait avec une fierté de chatte déménageant ses petits. Et M. Profit grimpait les étages et tirait les sonnettes, car il enseignait à des fils d'entrepreneurs enrichis, à des calicots mélancoliques, à des femmes de

(1) Au Petit Souvenir, à Ouchy et à Lausanne.

notaires, à des fiancées émues et à des prix défiant toute concurrence, la mandoline, la guitare et le zéther».

Quant à M^{me} Profit, elle « prenait tout au sérieux et rien au tragique », ce qui est un assez bon idéal de ménagère.

Peut-être que les montagnes facilitent les bonnes dispositions des humains ? Dans le *Sergent Bataillard* on lit : « Notre pays est si beau qu'il nous oblige à devenir meilleurs ». Autre chose, disons-le, maintenait dans le bien ce fils, frère et père de pasteur que fut Benjamin Vallotton : la foi en Dieu. Elle était forte et ferme dans sa famille, de religion réformée et s'appuyait sur l'exemple d'un homme assez extraordinaire, Félix Neff, dit le Bienheureux, et même sur d'autres exemples plus lointains, puisque les Vaudois furent persécutés pour leurs opinions religieuses dès 1293. Le souvenir de Félix Neff est attaché au Val de Freissinières, dans les Alpes briançonnaises. Il arriva en 1824 dans ce village sévère, et après cinq ans d'un apostolat convaincu, exercé sans relâche, retourna à Genève, mourir à trente-deux ans. C'est à Freissinières, un quart de siècle après, que vint le père de Benjamin Vallotton — sa mère (écrivain elle aussi, auteur d'une vie de Jésus) en était native — pour fortifier sa foi. C'est cet épisode que lui-même a célébré dans son livre « Sur le Roc » y affirmant son attachement à ses ascendants, desquels il avait hérité, à défaut du tempérament sacerdotal, cette confiance qui dissipe les nuages de la vie, ne permet — selon son expression — d'en emporter « qu'une récolte de soleil, de tendresse, de courage et de joie ».

Lorsque la vallée de Freissinières fut recouverte, en 1928, par une avalanche, Vallotton intéressa le président Raymond Poincaré à sa réfection. Il a conté comment il plaida au cours de son entrevue avec le chef de l'État français : « M. le Président, c'est la vallée natale de ma mère, et sur les soixante alpins mobilisés là-haut, trente-trois que je connais tous sont morts pour sauver le pays ». Silence de Poincaré, puis : « Tout sera remis en état ». Ce qui fut fait. Français et Suisses chantèrent alors le cantique à l'Éternel de Félix Neff : *Tout sera rétabli comme en tes plus beaux jours*.

Mais les yeux d'un croyant voient aussi le monde qui l'entoure.

La connaissance des êtres et des problèmes de l'âme que révéleront les livres du romancier date déjà de son enfance attentive et bien dirigée. C'est un « lieu d'expériences humaines, dit-il lui-même, que le salon d'un presbytère où passent tous les gens et tous les cas : misère, ignorance, douleur... ». On lui apprit à réfléchir sur tout ceci. Le pasteur emmène ses enfants en promenade le samedi, demande à chacun ses suggestions sur le sermon qu'il fera le lendemain. Ajoutons à cette éducation toute spiritualiste, la belle formation civique commune aux citoyens de la République helvétique : l'amour du pays, le goût d'une vraie démocratie et de la *liberté*. Ainsi l'écrivain mobilisé en 1914 comme sergent de carabiniers vaudois — il tenait à ce titre — met dans la bouche d'un de ses soldats ces propos significatifs : « On ne s'est jamais senti aussi suisse ! on ne peut pas prétendre que cette victoire de la Marne ne nous regarde pas ! Victoire de la liberté et la liberté, c'est notre plante ! » Sa fidélité aux traditions ne sclérosait pas l'enseignement que donnait Vallotton à ses élèves. Il nous a confié sa conception du noble métier de pédagogue : « avoir constamment à l'esprit ces mots de Jean-Jacques Rousseau — *Émile, sois un homme nouveau* ».

Cependant il y a plus. Reconnaissons une vocation de croisé au jeune maître, car Vallotton, grâce à sa carrière professorale qui le conduisit en 1899 à Malmerspach, près de Saint-Amarin, puis à Mulhouse en 1901, où avant d'être nommé professeur au Gymnase de Lausanne, il devait rester dix ans (1) devint l'ami et le défenseur des Alsaciens, comme plus tard il fut le généreux apôtre de la cause des aveugles de guerre, pour lesquels non seulement il écrivit ce poignant témoignage « A Tâtons », mais collecta par ses conférences, au rythme de cinq par jour, des sommes importantes qui servirent à l'achat de 5000 montres à sonnerie, *tocantes* avec des chiffres en relief, destinées à chacun d'eux. Nul ne mérita mieux de recevoir le nom de *parrain des aveugles*.

Après la guerre, le Dr Pierre Bucher, un des ardents mainteneurs de la patrie française dans les provinces annexées, en l'appelant au Comité alsacien d'études et d'informations, l'avait

(1) Il revint, pour quinze ans, à Strasbourg en 1921.

engagé à écrire sur ce sujet en toute indépendance un livre — qui fut suivi de plusieurs autres. Je ne citerai que le titre d'un de ses ouvrages sur l'Alsace : « On changerait plutôt le cœur de place » (1), assez éloquent par lui-même.

Dans une séance à la Sorbonne, en 1917, l'écrivain suisse toujours préoccupé de ne pas s'écarter de son devoir avait déjà expliqué son attitude : « le neutralisme politique n'est pas le neutralisme moral » (2).

Quelle joie ce fut pour Benjamin Vallotton quand, les hostilités terminées, étant monté au sommet des Vosges, il vit, en sa jumelle, la plaine d'Alsace, Mulhouse, les rues tant de fois arpentées, les maisons qui racontaient des années de sa vie, celle où un cœur avait rejoint le sien... A la seconde guerre mondiale, sa sympathie pour ses pseudo-compatriotes par mariage devait lui valoir des représailles exercées sur sa propriété de Sanary-sur-Mer, dans le Var, où depuis 1935 il se plaisait à vivre avec les siens. A ceux-ci il avait communiqué son actif attachement à la France et, ajoutons-le, car il est temps d'évoquer le second fait qui m'a frappée à la lecture des quelque soixante volumes de Vallotton, son culte de la langue française, ce qui ne l'empêchait nullement, bien entendu, d'admirer les génies de la littérature allemande, Goethe, Schiller, etc. qu'il connaissait à fond, ayant étudié à l'Université de Munich.

Benjamin Vallotton, ami d'André Hallays, de Jean Schlumberger, qu'il avait rencontrés pendant la guerre à Réthézy, de Bernanos, de Jean Guehenno, de Georges Duhamel, qui l'aurait proposé, s'il avait abandonné sa nationalité, pour l'Académie Française, fut envoyé par l'Alliance Française dans le monde entier, en Amérique du Nord, du Sud, dans les Balkans, les pays Baltes, parler de nos difficultés en Alsace, et de son cher Pascal, de littérature moderne et même de Paul Valéry :

(1) Que de changer le cœur de la vieille Alsace.

(2) On sait qu'il protesta d'une plume véhémement contre les atrocités commises au Luxembourg, en Belgique, où il avait assisté à l'exhumation des quarante résistants — Édith Cavell, Gabrielle Petit — exécutés par les occupants en 1915-16 pendant la guerre mondiale.

500 conférences furent données par cet orateur adroit, en excellent contact avec le public.

En 1944, le Grand Prix de la langue française lui fut décerné pour toute son œuvre qui comprenait déjà l'histoire héroïque d'un bourg savoyard : « Ceux de Barivier », son meilleur livre sans doute.

Dans ses souvenirs rédigés plus tard et intitulés « Comment volent les années », Benjamin Vallotton (qui commença à écrire son journal à huit ans), montre que son désir de préserver la pureté de notre langue était héréditaire. Son père enseignait déjà : « Suspendez-vous aux basques des Grecs et des Latins. Eux seuls peuvent vous donner la maîtrise du français ». Il écrivait : « Nos contemporains l'outragent quotidiennement et la transforment en un répugnant charabia. On dit tram, prof, gym, math, bon app. (pour bon appartement). On ne dit plus : je suis le catéchisme chez M. Pettavel, mais : je vais au caté chez Peta. Ce massacre d'une langue évoluée est un sûr signe de dégénérescence ».

Lors de son long séjour en Alsace, Benjamin Vallotton ne manquera pas de signaler la fidélité des Alsaciens au français. Plus tard, quand il visitera Scutari et Salonique, il notera la rencontre dans le train d'un pope qui lit les lettres de Fromentin, suivant les mots avec son doigt, ayant appris seul le français. Dans ce voyage, merveilleux observateur, curieux de tout, la chance le servant, Vallotton voit bien des choses mémorables, des personnages de premier plan. Il rend visite au Président Mazaryk, au roi Boris — et les peint d'un pinceau précis. Près de Constantinople, au cours d'une promenade qu'il fait en compagnie d'un arménien échappé au massacre de ses concitoyens ordonné par le « sultan rouge », il s'approche de la villa où est enfermé Abdul Hamid, aperçoit l'étrange souverain-prisonnier, « à la vitre d'une fenêtre, le visage desséché, jaune, où brillent des yeux de bête traquée ». De là le voyageur ira en caboteur vers Athènes, Rhodes, Beyrouth, Damas, Jaffa, Jérusalem, l'Égypte. Tout sera noté, même les querelles à l'église du St-Sépulcre de Jérusalem, (le nombre de lampes assigné aux latins, aux grecs, aux arméniens), avec exactitude. Avant de retourner au

Mesnil, près d'Ouchy et de reprendre sa classe de lettres françaises, il verra Mistral à Maillane et entendra avec la sympathie qu'on devine les propos de l'auteur de « Mireille ». « Dites-vous toujours dans votre canton de Vaud septante, huitante, nonante ? Oui ?... citez-moi quelques mots savoureux de votre terroir qui est aussi le nôtre, puisqu'il est de langue d'oc ».

Surpris, dit Vallotton, j'articulai *rebedouler, épecler, se déruper*. — « Le peuple vit près de choses, reprit Mistral, en constante communion avec elles. Il est la plus vivante des académies, sa verve est intarissable. Pourvu que l'école et sa grammaire ne la tuent pas... à nous d'y veiller » !

Et Vallotton, pensif, retournera au Gymnase, enseigner à ses élèves la querelle des Anciens et des Modernes qui agita tant le xviii^e siècle. Querelle qui s'était produite auparavant, nous le savons, et dont il me semble qu'on puisse dire quelques mots à l'occasion de cette langue française dont l'amour fut si fort chez Vallotton et qui, chère à votre académie, est remarquablement portée par vous sur le pavois. Quoi de curieux à cela ? Nul ne saurait oublier que le premier poème français, la Cantilène de Ste Eulalie, fut écrit entre Tournai et Valenciennes et qu'à maintes reprises nos deux pays ont vécu littérairement une vie commune.

Dans le ravissant et mémorable discours qu'elle prononça ici, Anna de Noailles célébra comme il se devait, celui que Rivarol prononça à Berlin et la Princesse Georges Bibesco a su apporter un nouveau tribut à mon glorieux compatriote. Pour ma part, je voudrais rendre un bref hommage à ses précurseurs, ceux de la Pléiade qui ont préparé les voies au français tel qu'on le parle depuis le xvii^e siècle, je nommerai Joachim du Bellay, dont M. Fernand Desonay a savamment préfacé l'édition en *fac similé*. Ces jours-ci j'ai voulu relire ce joli petit ouvrage, si important, la *Deffence et illustration de la langue française*. J'ai constaté que Joachim du Bellay a sans doute, comme Montaigne, un style orné de digressions. Descartes n'est pas encore venu mettre de l'ordre dans les idées et le langage. Rivarol, deux cents ans plus tard, a certainement bénéficié du *Discours de la Méthode* lorsqu'il écrivit le *Discours sur l'Universalité de la langue*

française. On ne peut donc comparer la *Deffence et illustration de la langue française* à l'œuvre du brillant et spirituel Rivarol. Cependant, quand on y réfléchit, la publication de ce premier texte un peu ampoulé, parfois peu logique, fut un acte de courage, peut-être plus extraordinaire. Préférer écrire en français plutôt qu'en allemand au siècle des lumières, soit, mais choisir en 1558 le français pour des œuvres littéraires plutôt que le latin ou le grec — quelle gageure ! Avoir la prétention de produire avec cet instrument relativement nouveau, presque naïf, des chefs d'œuvre, comme en firent Homère, Horace, Virgile ou Cicéron, la chose pouvait surprendre. Joachim du Bellay déclarait courageusement et avec quelque ironie : « Je ne puis assez blâmer la sottise arrogance et témérité d'aucuns de notre nation qui n'étant rien moins que Grecs ou Latins déprisent et rejettent d'un sourcil plus que stoïque toutes choses écrites en français et ne me puis assez émerveiller de l'étrange opinion d'aucuns savants qui pensent que notre vulgaire soit incapable de toutes bonnes lettres et érudition (comme si une invention pour le langage seulement devait être jugée bonne ou mauvaise) ».

La thèse de Joachim du Bellay fut justifiée par l'avenir. Avec un certain étonnement nous penserons aujourd'hui que cette détermination commune d'ailleurs aux autres écrivains de la Pléiade, ne date que de quatre cent cinq ans, alors que les cathédrales, les châteaux-forts, les belles maisons ou palais gothiques, s'étaient élevés déjà partout en France, offrant des preuves de goût — admirable ou raffiné — et de haute civilisation.

Tout ce qu'on a dit et dira sur l'excellence, la clarté, la précision de la langue française, Vallotton le savait.

C'est pourquoi au titre d'écrivain étranger, il avait sa place marquée d'avance (la Belgique était aussi un de ses amours), à l'Académie royale de langue et de littérature françaises. Vous l'y avez élu en 1922.

Pour ses quatre-vingts ans, Roger Bodart devait, lors d'une cérémonie organisée en son honneur à Strasbourg par l'Alliance Française, apporter à « ce serviteur des grandes causes », votre hommage ému. La Ville de Vallorbe où s'était fixée sa famille fort connue, dotée d'armoiries, et très ancienne puisque chassée du Velay au xv^e siècle, le nomma bourgeois d'honneur.

Comme jadis il avait englobé du sommet d'une montagne dans son regard l'Alsace entière, Benjamin Vallotton pouvait regarder sa vie avec satisfaction. Il avait eu le privilège de rencontrer votre magnifique cardinal Mercier et les hommes d'État français les plus importants : Jules Ferry, Tardieu, Poincaré, Millerand, Doumergue, Herriot, Petsche..., noué des relations amicales avec des artistes ou des personnalités de valeur : Pitoeff, le Dr Schweitzer, Paderewski, Wanda Landowska, Guy Ropartz, Rabindranath Tagore, entretenu une correspondance avec Colette, André Siegfried, Maurice Barrès, Paul Valéry, René Vallery-Radot, Pierre de Coubertin. De Romain Rolland et Pierre Loti à Gide et Paul Morand, que d'écrivains il pouvait évoquer ! Il conservait aussi le souvenir de ses conversations avec Clémenceau, le G^{al} Weygand, le G^{al} Gouraud. Bref, il avait connu les gens les plus intéressants, il en avait été estimé.

Récompensant le défenseur des belles causes, les honneurs étaient venus. Commandeur de la Légion d'honneur, officier de l'Ordre de Léopold, titulaire du prix Rambert partagé avec Ramuz, membre de plusieurs académies régionales françaises, de votre Académie royale, une partie de ses œuvres traduites en allemand, hollandais, suédois, polonais, italien, anglais : il pouvait penser, à juste titre, que son existence avait été bien remplie, sa mission sur terre accomplie.

En raison de sa santé, Benjamin Vallotton vivait depuis un certain nombre d'années dans le Midi de la France. Ses parents étaient morts. Il retournait parfois en Suisse, évoquant leur demeure, le Petit Souvenir, celle du Mesnil où ses quatre enfants étaient nés. Il restait profondément attaché à sa patrie, à la Confédération des vingt-deux petites républiques, chacune ayant un gouvernement, son Parlement, ses églises, ses écoles, ses gendarmes, ses traditions et formant cependant un tout harmonieux, modèle pour une Europe future. Il retourna encore une fois lors de la Fête des Moissons à son cher Fressinières en 1960.

Sa maison de Sanary « la Colline » avait été dynamitée, elle sauta avec la précieuse bibliothèque à la fin de 1944. Le commandant de la place qui ordonna ce triste exploit savait peut-

être que Vallotton, (qui avait deviné Hitler bien avant son accession au pouvoir et qui avait mis toutes ses forces au service de la lutte anti-nazie avant et pendant la guerre), avait été condamné à mort par contumace en 1917 ? Il habita par la suite un autre bâtiment, « Le Paradou », avec sa femme, compagne admirable, et souvent avec ses filles dévouées, son fils. Je dois à Annie Vallotton quelques documents et ces derniers souvenirs sur son père.

Jusqu'en son plus grand âge Benjamin Vallotton resta lucide, robuste. Coiffé de son béret alpin, les yeux vifs sous ses sourcils épais, il abandonnait chaque jour son jardin de fleurs pour une promenade. Il marchait le long de la mer ou s'enfonçait dans la campagne, la silhouette haute (il mesurait 1 m. 80), il allait ainsi deux ou trois heures sans canne. Au temple il chantait encore — il avait toujours été bon musicien. A l'occasion il sonnait les cloches, car sa foi était simple et fervente. On les sonna hélas un jour pour lui : le 19 mai 1962, Benjamin Vallotton, entouré de sa famille, s'éteignait après plusieurs mois de maladie, à quatre-vingt-cinq ans et quatre mois, à Sanary, dans son mas provençal.

C'était un homme d'une haute probité intellectuelle et morale. Je ne puis m'empêcher, ayant brièvement évoqué sa vie harmonieuse, riche, complète, de songer à la définition de Jean Rostand : « Etre vertueux, selon le biologiste, c'est utiliser correctement toutes les ressources de son cerveau, c'est ne pas admettre que restent oisives les plus précieuses, les plus nobles de ses cellules, c'est exiger le plein emploi de son être... La vertu, ajoute Rostand, seule nous confère nos dimensions, notre stature. La refuser, c'est nous porter atteinte ».

Benjamin Vallotton, loin de refuser la vertu, la recherche, la pratiqua, et de sa plume alerte, fine, peignit des individus vertueux, parfois en des décors simples, parfois en des paysages admirables. Que cet homme de bien, écrivain, ait aimé si passionnément et si parfaitement la langue française, n'est-ce pas une chose admirable, émouvante et digne d'être sanctionnée par la gloire de l'Académie royale où vous me faites ce soir la grâce insigne de m'accueillir ?

Éloge des Illettrés

Communication de M^me Marie Gevers
à la séance du 14 septembre 1963

Un vers de Paul Fort, lu dans ma jeunesse, n'a jamais quitté ma mémoire : « Ce que je dois à Moréas ne peut être dit en paroles, Moréas, mon maître... ». Ainsi, mon éloge des illettrés devant l'assemblée la plus lettrée de notre pays ne constituera-t-il ni un paradoxe, ni un jeu, ni une vue de l'esprit, ni un blâme de l'instruction obligatoire, mais simplement un acte de gratitude envers des êtres humains auxquels je crois devoir beaucoup, et que l'on accable souvent de dédain, sinon de mépris. De même, le goût des hommes d'affaires et des intellectuels surmenés pour les fermettes rustiques n'implique-t-il pas une condamnation des buildings.

Mon seul mérite, dans cet éloge qui paraît singulier, sera d'avoir beaucoup réfléchi pour éviter les généralités et parvenir à préciser quelques-unes des notions que je dois aux illettrés.

Ainsi m'arrive-t-il, et à vous aussi, sans doute, de penser avec tendresse aux bluets et aux coquelicots dont s'illuminaient jadis les blés mûrissants, cela, sans critiquer l'usage des semences sélectionnées qui les ont presque supprimés. Le choix est souvent impitoyable : du grain en plus, pour moins de beauté.

Et cependant... Nous avons tous besoin de nous retremper parfois, corps et âme, dans une mentalité natale immédiate, directe, dont les techniques n'aient pas altéré les vertus. Ce mot « vertu », étant pris dans le sens de « pouvoir magique ». Certains poèmes aussi ont le pouvoir de nous saisir mystérieusement et de nous rendre quelque chose qui était perdu.

Les gens dont je veux vous parler, « mes » illettrés à moi, appartenaient, tous, au petit paysannat. Ils demeurèrent il-

lettrés non par manque d'intelligence, mais par manque d'école. Leur savoir, leur formation morale, leur sagesse, résultaient uniquement d'une expérience ancestrale, éliminatoire et sélective, transmise oralement et enrichie de leur propre expérience.

La première, la plus ancienne et, sans doute, la plus importante de ces influences est venue jusqu'à moi par le truchement de ma mère. Une femme, nommée Trîne, après avoir élevé mon grand-père, éleva ma mère et conduisit celle-ci jusqu'à la fin de l'adolescence. Puis elle mourut, fort âgée. Mais la jeune fille garda une empreinte dont ses enfants devaient bénéficier. Ma mère reçut de Trîne de puissantes vitamines morales, des qualités d'équilibre, de jugement, d'intelligence personnelle et directe, de constance dans l'action. Pour m'assurer que cette solidité de caractère venait bien de la servante Trîne, il m'a suffi de comparer la personnalité de ma mère à celle de ses sœurs, puînées d'une dizaine d'années, bonnes créatures, mais dont le développement s'engourdit dans l'éducation conformiste donnée aux demoiselles cossues d'un gros village, aux temps de Léopold I^{er}.

Mon grand-père était né en 1811. Il avait quatre ans et se trouvait chez ses parents, dans la cour, près de leur vigoureuse fille de ferme Trîne. Soudain, celle-ci dépose le seau d'eau qu'elle tient en main, se met à quatre pattes, et colle son oreille au sol : « Fais comme moi, petit » dit-elle. L'enfant entend la terre gronder et vibrer. « Qu'est-ce que c'est, Trîne ? » — « Le canon. » — « A quoi ça sert ? » — « A tuer les gens ». Puis, de la main, elle indique le sud : « C'est par là, du côté de Bruxelles, le temps de prendre mon châte, mes sabots, et une cruche et j'y cours ». — « Pourquoi une cruche, Trîne ? » — « Pour puiser l'eau, tiens. Il a tant plu que les fossés seront pleins. Après une bataille, il y a des blessés couchés par terre, ils perdent leur sang, ils appellent leur mère, ils ont soif ». Comment Trîne atteignit Waterloo, ce fut l'objet d'une leçon de géographie locale que me donna ma mère.

Trîne revint le surlendemain. Elle dit : « C'était bien nécessaire qu'on aille aider par là ». Ma mère m'épargnait la

description du carnage, mais ayant ainsi parlé du canon et d'une bataille, en termes simples et définitifs, elle tira de son « tiroir aux souvenirs » une petite boîte, l'ouvrit et me mit dans la main une bille de plomb : « C'est une balle, ramassée à Waterloo. Penses-tu ? Attraper cela dans le corps ? Et qu'on ne vienne pas me chanter le Grosse Schlag de Leipzig ni le Sang impur ! Et regarde, cette petite tache sur la balle, c'est du sang d'homme et cela ne s'efface jamais ».

La tache, de toute évidence, était un grain de rouille, mais je l'avais vue, de mes yeux, vue comme Orgon avait vu Tartuffe... et Madame Pernelle a beau dire : « Il ne faut pas toujours croire ce que l'on voit ». Plus tard, les parfums d'Arabie de Lady Macbeth m'ont confirmée dans cette opinion d'Orgon.

Voilà donc, grâce à une illettrée, morte trente ans avant ma naissance, la définition, dépouillée de toute contingence, du canon, d'une bataille, de la guerre, et de la valeur du sang humain.

« Chez les cousins de Trînc, me dit aussi Maman, le fils aîné avait été pris dans les armées Autrichiennes, et le plus jeune, rafflé par la conscription de Napoléon. Aucun n'est revenu. Peut-être que l'un a tué l'autre à Waterloo ». Mesurez ma dette envers Trînc, car voilà résumés, en une seule phrase, les malheurs de la Belgique, de Joseph II à 1815.

Ma seconde dette importance envers les illettrés remonte à ma propre enfance et concerne la précision dans les termes.

Les paysans illettrés avaient un vocabulaire fort restreint, mais d'une exactitude extrême en tout ce qui concernait leur travail. Et peu importe la langue dans laquelle cette leçon quotidienne me fut donnée. C'est le fait qui compte. Jamais je n'entendis un paysan confondre deux dénominations, quelle que fût leur analogie. Andain et gerbe ; emblavure, champs, terre, pré... Jamais ils ne disaient, l'une pour l'autre, fourche à cinq dents ou fourche à deux dents. Celle qui sert à extirper le chiendent, et celle qui sert à faner. Le mot terrine indiquait bien le vaisseau de terre cuite où l'on met le lait, dans la cave, alors que le seau précise l'ustensile qui le reçoit pendant que l'on trait la vache.

Nous savons tous que l'un des problèmes du style est que, pour exprimer une pensée, une idée, si abstraite soit-elle, il n'y a qu'un mot qui puisse nous servir d'outil exact. Je crois devoir cette notion aux paysans illettrés de mon enfance.

De cet enseignement positif de la matérialité des termes collés aux mots qu'ils désignent, passons au rêve et rappelons les paroles de M^{me} Pernelle à Orgon : Il ne faut pas toujours croire ce que l'on voit. Or, La Fontaine se range à l'avis de M^{me} Pernelle. Il nous dit : « Si l'eau courbe un bâton, ma raison le redresse ». Pourtant, cette courbure, nous l'avons vue, de nos yeux vue, comme Orgon a vu la trahison de Tartuffe ... et le bâton, en fait, est droit. Pour admettre la double réalité d'un bâton courbé et du bâton droit, il m'a fallu me souvenir de notre vieille voisine, la grand' mère Van Yssel. Grâce à elle, j'ai pu renverser la proposition de M^{me} Pernelle et comprendre qu'il est beau et bon, parfois, de pouvoir non croire ce que l'on voit, mais voir ce que l'on croit.

C'était notre plus proche voisine. Fort âgée, elle baissait. On annonça un matin à ma mère qu'elle avait reçu l'Extrême-Onction. Ma mère voulut lui rendre visite et m'emmena. On l'asseyait encore au coin du feu, dans un fauteuil en bois, capitonné d'oreillers. Elle ne souffrait pas. — « Baezine, dit Maman, votre fils m'a expliqué que vous pourrez fort bien vous remettre ... ces beaux jours, le mois de mai, ce jeune soleil font du bien. Vous serez bientôt mieux, vous verrez ! »

Baezine secouait la tête : « Je glisse ... je glisse rapidement, dit-elle. Mais je voudrais durer jusqu'à la Pentecôte. Ce serait si beau d'entrer au ciel le jour d'une grande fête au Paradis ! Je verrais les douze Apôtres vêtus d'or, leurs auréoles toutes luisantes, comme nos cuivres le dimanche, et les anges en robes fraîches et bien repassées et amidonnées, et le carreau lavé et tout propre, brillant et net ! ».

Peu de jours après notre visite, le matin de la Pentecôte, Maman me dit : « La Baezine est décédée à l'aube, comme elle le désirait. Tu verras la grande croix de première classe appuyée au mur de la ferme, à côté du volet clos. Ses fils aimaient leur vieille mère, et veulent bien l'honorer ».

Je pense souvent à Baczine, en regardant les tableaux des primitifs flamands et italiens que j'aime tant.

Je puis préciser aussi, parmi mes dettes de gratitude, et je n'étais plus une enfant, les paroles d'un vieux bonhomme fumant sa pipe au soleil. On était aux vacances de Pâques. — « Eh ! bien, Vader, lui dis-je, voilà le Vendredi-Saint. Les hirondelles reviennent. Les journaux l'annoncent. En avez-vous déjà vues ? ».

Le vieux secouait la tête avec mépris : « Ouvrez donc vos yeux à vous, petite Mamzelle. Et regardez en l'air, vous-même. Que voyez-vous ? »

Le soleil, et le ciel tout bleu.

Le vieux ricanait : « Mal vu. Les moustiques ne sont pas éclos. Pas de moustiques ? pas d'hirondelles. Pas de pain ? pas d'hommes ».

Quelle leçon, quel contre-poison pour bourrage de crâne ! Le terme *pain* était pris, dans le langage des paysans, au sens de « nourriture humaine ».

Notre voisine Cornélie, si elle retirait son pain du four, qu'une parcelle s'en détachât et tombât sur le sol, elle se baissait, la mettait soigneusement en poche et me disait : « Retiens ça, enfant, c'est un péché que de laisser se perdre du pain ».

J'étais déjà mariée et mère de famille quand Louis le Hollandais me fit une grande révélation sur le travail humain. Il était l'époux de la bonne femme qui avait élevé mon mari. Je logeais souvent chez eux avec mes enfants, pendant les vacances. Ce Louis était un homme complètement libre. Spécimen humain devenu de plus en plus rare, car on est toujours tributaire de quelque chose ou de quelqu'un. Il possédait un petit logis et le jardinet y attaché. Il tirait de ce lopin une quantité incroyable de légumes et de fruits. Il faisait aussi, personnellement, ou avec un seul camarade, la contrebande des cigares et du bétail hollandais, qu'il introduisait nuitamment en Belgique. Les lièvres et les bécassines braconnés contribuaient aussi à l'aisance du ménage. Enfin, sa puissante vigueur au travail le faisait quérir par les cultivateurs du voisinage pour les travaux inattendus, urgents, ou

difficiles. Fenaisons rentrées quand l'orage menace, cochon peu maniable à saigner, ramassage rapide d'une récolte de pommes de terre. On s'adressait à lui aussi pour les plus rudes des travaux : l'arrachage des souches de sapins sciés au ras du sol.

— On vous demande pour des grosses besognes, Louis, lui dis-je un jour, j'espère que l'on vous paye en proportion !

— Je veux une part de mon travail, dit-il. Tant de lard pour le cochon troussé, tant de foin pour la fenaison rentrée. Les souches pour moi qui les ôte. Notre chauffage de l'hiver. Je ne veux point d'argent. Ma sueur n'est pas à vendre.

Ainsi ai-je compris, grâce à Louis le Hollandais, que le travail humain ne doit pas être un objet de marchandage ni de mercantilisme.

Et voici que, grâce à vous, j'ai enfin fait acte de gratitude envers les illettrés que, depuis longtemps, je me reprochais de ne louer qu'en paroles. J'ai écrit mon éloge, j'ai précisé ma dette, après y avoir bien réfléchi. Vous avez eu la complaisance d'écouter ma lecture. Je me sens tout allégée, toute contente d'avoir pu, comme Paul Fort, témoigner en faveur de mes maîtres, si humbles que fussent ceux dont je viens de vous énumérer les enseignements.

Arnold Goffin et J.-K. Huysmans

Communication de M. Gustave Vanwelkenhuyzen
à la séance du 12 octobre 1963

L'année Maeterlinck étant close, d'autres ombres, moins grandes et moins glorieuses, mais dignes, elles aussi, d'être honorées, viennent se rappeler à nous, au hasard de quelque anniversaire. La commémoration d'écrivains dits mineurs n'eût-elle d'autre effet que de réveiller nos curiosités paresseuses, déjà elle se trouverait justifiée. Mais souvent elle permet aussi de réparer une injustice, petite ou grande, de replacer dans la lumière et de mettre à leur vraie place des hommes sur qui l'ombre est tombée trop vite.

Cette année est celle du centenaire de la naissance d'Arnold Goffin qui fut — rappelons-le — des deux académies, de la thérésienne et de la nôtre. Plusieurs d'entre nous ont été de ses amis. Aussi pourrait-il paraître téméraire que je m'aventure à parler de lui, moi qui ne l'ai connu que peu de temps, tout à la fin de sa vie. On comprendra que je me garde de redire ce que d'autres ont dit — et fort bien dit — à propos de sa vie et de son œuvre. Le regretté Gustave Vanzype et notre excellent confrère Henri Davignon lui ont consacré de vivantes et pénétrantes études auxquelles on ne peut que se reporter.

C'est sous un angle assez particulier, ses relations avec son aîné, l'écrivain français J.-K. Huysmans, que je me propose de l'évoquer ici.

Je me suis adressé à Arnold Goffin, il y a quelque trente ans, au moment où je préparais mon livre sur *J.-K. Huysmans et la Belgique*, paru depuis au Mercure de France. Firmin vanden Bosch ou Henry Carton de Wiart, je ne sais plus au juste, m'ayant servi d'introduit, je fus accueilli on ne peut plus aimable-

ment par ce solitaire qui passait pour défendre assez jalousement sa retraite.

De cette voix étouffée qui lui était habituelle et qui, autant que l'expression de gravité un peu triste de son visage, convenait à la confiance, il me parla longuement de l'auteur d'*A Rebours* et d'*En Route*, qui avait été son ami et au souvenir duquel il demeurait fidèle. Poussant plus loin l'obligeance et, sans doute par sympathie pour mon zèle un tantinet insistant de jeune chercheur, il me permit de prendre copie de larges extraits des lettres qu'il avait reçues, au cours des ans, du maître français.

Ces lettres — au nombre d'une trentaine — et qui s'échelonnent de 1885 à 1907, année de la mort de Huysmans, ont passé en vente, en 1939, à l'Hôtel Drouot ⁽¹⁾ et appartiennent aujourd'hui, je présume, à quelque collectionneur passionné de Joris-Karl. Tout intéressante qu'apparaît dès l'abord cette correspondance et malgré l'exceptionnelle autorisation que j'avais obtenue de Lucien Descaves, à son ordinaire exécuteur testamentaire rigoureux de son ami, je n'avais pas cru devoir la citer beaucoup, ni souvent dans mon livre. Mon sujet était trop général pour qu'on pût donner à ces lettres la place qu'appelle leur intérêt et qui, dans la présente étude se justifie d'autant mieux que ce sont elles qui l'ont inspirée.

*
* *

Huysmans et Goffin avaient plus d'une raison de s'entendre. Leurs professions, leurs santés, leur travail d'écrivains, leurs curiosités, leurs idées et leurs croyances, leurs goûts et leurs dégoûts, autant de sujets à propos desquels ils se découvraient des points de contact, des ressemblances, de communes aspirations.

L'un et l'autre, obligés de veiller à la matérielle, faisaient carrière dans l'administration et en connaissaient les servi-

(1) Cette vente eut lieu du 22 au 25 mai 1939 par le ministère de M^e Edouard Giard, assisté par M. Georges Andrieux, libraire-expert. Son catalogue général, *Précieux manuscrits, Autographes, Livres*, donne, sous le n^o 317, la liste de ces lettres, les résume et en cite de courts fragments.

tudes, Huysmans comme fonctionnaire, ponctuel et maugréant, au Ministère de l'Intérieur ; Goffin en tant qu'employé à l'administration des télégraphes : il en gravira tous les échelons, du plus modeste jusqu'au grade de directeur général.

Tous deux furent des mal portants, de continuel malades, que leur état physique préoccupait bien malgré eux. On connaît les maux innombrables dont eut à souffrir, à peu près sans répit, jusqu'à sa mort, déterminée par un mal implacable et pénible entre tous, le douloureux J.-K. Huysmans. De son côté, Goffin, « asthmatique et cardiaque » (2), ne dut qu'à la prudence, aux soins, à une existence retirée d'avoir pu prolonger sa vie jusqu'au-delà des soixante-dix ans.

Leurs lettres à tous deux parleront de leurs soucis de santé. De Goffin on ne connaît que quatre missives adressées à son confrère français (3). « Voici, mon cher Maître, lui écrit-il en 1898, que je commence seulement, après un an de médication et de chirurgie ! — à me remettre un peu et à pouvoir marcher et écrire. »

Plus d'une lettre de Huysmans fait écho aux nouvelles qu'il reçoit de son égrotaut ami bruxellois. L'occasion est bonne à un échange de doléances et l'on sait que rien n'est consolant comme d'apprendre que d'autres endurent des maux comparables aux siens.

L'homme bien portant leur paraissait haïssable. Au surplus, faisant contre mauvaise fortune bon cœur, ils cherchaient à trouver dans leur état valétudinaire des raisons de se croire malgré tout bien partagés. « J'égrote et je valétudine », constatait Huysmans dans l'une de ses lettres. « Mais, ajoutait-il aussitôt, si nous n'étions pas ainsi, aurions-nous des nerfs ? » (4). Et de préférer son sort à celui « des Theuriet et autres lavasses

(2) H. DAVIGNON. Notice sur *Arnold Goffin*. *Annuaire de l'Académie Royale de langue et de littérature françaises*. 1939. P. 81.

(3) Elles appartiennent aux collections de M. Pierre Lambert, de Paris, qui nous en a adressé la copie et nous a permis de les utiliser dans notre étude. Qu'il en soit ici bien vivement remercié.

(4) A rapprocher de cette interrogation de Goffin, dans un article sur les *Vieux Quartiers de Paris*, de Huysmans : « N'en arrive-t-on pas à ne plus s'émouvoir et jouir que des sensations qui se soulignent de souffrance ? » *Jeune Belgique*, t. IX, 1890, p. 343.

en chairs pleines et molles, des poulpes littéraires comme Ohnet » (5).

Goffin ayant émis cet aphorisme : « La santé c'est l'égoïsme », son correspondant s'empressait d'opiner : « Comme c'est juste ! ajoutons c'est la littérature joufflue, à grosses pattes, Zola et Maupassant ; la vulgarité bouchère de l'art ! » (6).

L'art, la littérature furent pour ces malades et ces inquiets, plus qu'une occupation, à ses heures exaltante : un refuge, une raison de vivre, une autre religion. Épris de solitude et de recueillement, ils avaient un égal mépris du vulgaire, haïssaient les vaines agitations et les ridicules parades du siècle et s'efforçaient de vivre à l'écart de ce que Huysmans appelait « des orgies de médiocrité, des saturnales de sottises ».

La poursuite du Beau était la seule tâche valable à leurs yeux, à la fois leur délice et leur tourment. Les regards volontiers tournés vers les époques de décadence et d'extrême raffinement, dont ils souhaitaient, sans trop y croire, le retour, ils avaient en commun — mais chez Huysmans plus prononcé, plus obstiné, — le goût du rare, de l'insolite, du morbide, du faisandé.

Ils se passionnaient l'un et l'autre pour la peinture et, préoccupés de rénover l'art religieux, allaient communier bientôt dans le culte des Primitifs. Mais devant les larges horizons que leur ouvre la vision de ces peintres, chacun réagit à sa manière, s'attarde et s'extasie devant les œuvres de son choix. Tandis que Huysmans contemple et savoure longuement la « charogne éployée », le « cadavre en éruption » des crucifixions de Mathias Grünewald, le doux Goffin se recueille plus volontiers devant les scènes naïves et sereines qu'évoquent sur leurs toiles les mystiques de Flandre et d'Italie.

C'est à ces derniers, comme aux compagnons du petit Pauvre d'Assise que déjà il s'était adressé pour reconstituer la légende de Saint François dont il ne se lassera pas de rassembler les éléments, tressant à son héros la plus gracieuse et la plus poétique des guirlandes.

(5) Lettre du 20 décembre 1889.

(6) Carte-lettre, datée par Goffin : 1890.

Huysmans obéissait à une inclination toute autre lorsqu'il se complaisait à décrire, en les goûtant une à une avec une sombre délectation, avant de les vivre lui-même, un jour, au long d'une lente et cruelle agonie, les souffrances et les affres de Sainte Lydwine de Schiedam.

Et c'est ici qu'en dépit de leurs affinités et de leurs communes admirations, le maître et le disciple se séparent, apparaissent différents. Car — on ne saurait le nier — le jeune Goffin fut et demeura un temps assez long le disciple de Huysmans. Il lui a pris beaucoup, y compris des traits et des tournures de style, le goût de l'épithète insolite et de la métaphore hardie.

Dans *Impressions et Sensations*, par exemple, où Huysmans décelait ici et là « la forme de Baudelaire du poème en prose » (7), on reconnaît non moins aisément l'influence de l'auteur d'*A Rebours*. Ne serait-on pas tenté — un instant — de lui attribuer ces lignes où, décrivant ce qu'il a vu dans une pauvre église de village, Goffin parle d'un « Chemin de la Croix dont le minuscule Jésus, l'air niais et pommadé d'un garçon-coiffeur, remorque en titubant un bois colossal » (8) ?

Tant qu'il se chercha, Goffin demeura attentif à la leçon d'un maître qui pourtant ne s'inquiétait pas de faire école (9). Huysmans a-t-il été pour lui « l'homme providentiel » que Maeterlinck, pour ce qui le regarde, a reconnu dans Villiers de l'Isle-Adam ? Il ne l'a jamais expressément déclaré, mais par le truchement d'un de ses personnages il a du moins laissé entendre combien il lui devait.

A l'approche de la quarantaine, après un séjour en Italie, d'une Italie qu'il n'avait connue qu'à travers les musées et les livres, Goffin découvre sa voie et résolument s'y engage. Pourtant, après 1900, les deux écrivains demeurent amis comme devant. Ils continuent de s'écrire, deux ou trois fois l'an,

(7) Carte-lettre datée par Goffin : 1888.

(8) *Impressions et Sensations*. L. Vanier, Paris 1888. P. 30. Certaines pages de ce recueil ont été écrites en 1884.

(9) « Très bien un tel, disait-il un jour d'un écrivain ; mais trop huysmanesque ». *Les Souvenirs de dom Besse sur J.-K. Huysmans. Histoire d'une conversion*. Article signé F. P. *Le XX^e Siècle*, Bruxelles, 30 mai 1907.

s'adressent régulièrement leurs livres, se complimentent à leur propos.

Goffin, pour sa part, ne perdra pas l'habitude d'appeler son confrère « Mon cher Maître » et, lui offrant, en 1902, un exemplaire numéroté sur alfa de sa *Légende de St. François d'Assise*, il l'ornait de cette significative dédicace : « A mon cher Maître J.-K. Huysmans / très affectueux hommage de / son dévoué / Arnold Goffin » (10).

Huysmans, dans ses lettres à Goffin, l'entretient de ses projets et, à propos de l'œuvre qu'il a sur le métier, lui fait part de ses doutes, de ses scrupules, des difficultés qu'ils rencontre. Parlant de la composition de *Sainte Lydwine*, il écrit : « C'est ce qu'on peut appeler un travail ingrat ! S'il n'y avait pas les théories mystiques nécessaires à promulguer, ce serait à y renoncer » (11).

Il y a, pour ralentir son zèle et provoquer le découragement, les obligations de la vie littéraire et, plus encore, les obstacles de toutes sortes que l'existence quotidienne dresse comme à plaisir.

« Je suis abruti, écrit-il le 4 novembre 1903, par la lecture de romans ignobles que je suis forcé de lire à cause de ce fameux prix Goncourt qu'il va falloir décerner, le mois prochain, au meilleur roman paru dans l'année.

» Votre St François m'a été un lavage d'âme, à la sortie de toutes ces turpitudes ou de toutes ces sottises, car vous ne pouvez vous figurer l'abjection de la plupart de ces livres. Inceste, pédérastie, adultère, on n'en sort pas ! » (12). Ce n'est pas d'hier, on le voit, que date le roman scabreux.

Ces occupations, ces contretemps et ces soucis, joints aux ennuis que lui cause sa santé, n'empêchent pas Huysmans de répondre ponctuellement aux signes d'amitié de son correspondant bruxellois. A chaque nouvel envoi de livre ou d'ar-

(10) Cet exemplaire, qui a figuré à l'Exposition J.-K. Huysmans organisée en 1955 à Bruxelles par l'Alliance française de Belgique, au Musée du Livre (n° 42 du Catalogue), appartient à la bibliothèque de M. P. Lambert. Une lettre de Goffin à Huysmans, s. d. (1889), relative aux *Pages catholiques*, s'y trouve jointe.

(11) Lettre de Ligugé, 18 octobre 1900.

(12) Lettre de Paris, le 4 novembre 1903.

ticle, il le remercie et lui prodigue encouragements et conseils. Ayant reçu sa traduction des *Fioretti*, il déclare y reconnaître le travail d'un artiste et affirme que « les sermons intarissables des chaires ne vaudront jamais l'œuvre réalisée de restituer la naïveté délicieuse d'un temps » (13).

Au traducteur de Saint François, il propose une tâche nouvelle : celle de faire connaître au lecteur français les écrits du mystique de Groenendael. « Et Rusbrock ! (sic), suggère-t-il à Goffin. Car Maeterlinck me semble absolument dévoyé dans son théâtre de marionnettes et son fatras de philosophailerie plus occulte que religieuse. N'y aurait-il pas quelque chose à tenter aussi de ce côté ? » Et il ajoute : « Ce serait ... plus intéressant que l'histoire de l'adultère de M^{me} la Duchesse une telle avec le Comte un tel, suivant la formule Bourget ou Prévost quelle vieille galantine on nous sert tout de même ! » (14).

La même année encore, remerciant de l'envoi d'*Hélène* (15), un court roman dont il pense grand bien, il encourage son auteur à concevoir de plus vastes desseins. « Il me semble, lui écrit-il, que vous pouvez brasser de plus amples sujets et cingler vers la haute mer. » Et de lui indiquer la voie : « Appareillez vers Dieu, dans vos livres ; aidez-nous à montrer que nous autres catholiques, nous pouvons tout aussi bien faire de l'art que les profanes et lutter sur leur propre terrain. A l'heure actuelle, ce serait bien important à montrer. (...) Les catholiques sont les plus bêtes des hommes, mais qu'est-ce que cela nous fait ? ils ne comprennent rien à l'art, mais qu'importe ! — il faut agir en dehors d'eux et sans s'en occuper » (16).

Huysmans ne se contente pas de donner l'un ou l'autre conseil. Il s'occupe encore d'introduire son jeune ami dans tel milieu littéraire de Paris où lui-même est reçu. C'est ainsi qu'il porte à Édouard Dujardin un article — ou une nouvelle — de Goffin qu'il voudrait voir accueillir à la *Revue indé-*

(13) Carte-lettre du 12 janvier 1897.

(14) *Ibidem*.

(15) Lamertin, Bruxelles 1897.

(16) Lettre datée : Paris, 1^{er} août 1897.

pendante (17), qui publie à ce moment en feuilleton son roman inédit *En Rade* (18). Ainsi encore, en 1902, son confrère lui ayant confié ses déboires auprès des libraires catholiques, il établit à son intention une liste des principaux journaux et périodiques français, accompagnée des noms de leurs critiques en titre, afin qu'il puisse dorénavant s'assurer un meilleur service de presse (19).

De son côté, Goffin s'efforce de faire mieux connaître Huysmans en Belgique, de dissiper la méfiance que trop de ses compatriotes manifestent encore à l'endroit du maître français. Dans la revue *La Jeune Belgique*, puis dans *Durendal*, il signale, commente et loue ses écrits à mesure de leur publication. Et ce sont, à chaque fois, des pages de critique, compréhensives et chaleureuses, encore que d'une écriture parfois contournée, recherchée, trop « artiste » (20).

Ayant reçu *Là-bas*, il a lu et relu le livre à loisir. « A la suite de quoi, écrit-il à l'auteur, je m'étais mis à vous écrire, mais, ma lettre s'allongeant et tournant à la conférence, je n'ai pas voulu récompenser votre gracieuseté d'un ennui aussi noir. Vous n'y perdrez rien, d'ailleurs ! et retrouverez mes prolixités dans le compte rendu de *la Jeune Belgique*, prochainement » (21).

Dans plusieurs de ses lettres, Huysmans invite celui qu'il nomme à présent « l'ami franciscain » à venir le voir à Paris. Les deux écrivains ont dû se rencontrer une ou deux fois.

(17) Lettre n. d. de décembre 1886 ou janvier 1887 et lettre de 1887. Malgré des démarches pressantes et répétées auprès de Dujardin et de Th. de Wyzewa, J.-K. ne parvint pas à faire accepter la prose de son ami. D'autres Belges pourtant collaboraient à la *Revue indépendante* et, notamment, Octave Maus (chroniques bruxelloises), Verhaeren, Rodenbach, Lemonnier.

(18) De novembre 1886 à avril-juin 1887.

(19) Lettre du 7 octobre 1902.

(20) Voici la liste — complète, croyons-nous — de ces articles : *Jeune Belgique*, décembre 1889, pp. 402-403, sur *Certains* ; *ibid.*, 1890, p. 348, sur les *Vieux Quartiers de Paris* ; *ibid.*, juin 1891, pp. 249 à 252, sur *Là-Bas* ; *ibid.*, juin 1885, pp. 235 à 239, sur *En Route* ; dans *Durendal*, 1899, t. VI, pp. 439 à 441, sur *La Bièvre et St-Séverin* ; *ibid.*, 1900, t. VII, pp. 72 à 75, sur *Pages catholiques* ; *ibid.*, 1902, t. IX, pp. 763 à 767, sur *L'Art moderne*, 2^e édition ; *ibid.*, 1905, t. XII, pp. 157 à 161, sur *Trois Primitifs* ; *ibid.*, 1907, t. XIV, pp. 439 à 450, article nécrologique ; *Revue belge*, août 1929, pp. 236 à 243, sur J.-K. Huysmans.

(21) Voir note précédente.

Deux cartes-lettres, non datées, de l'auteur d'*A Rebours* proposent à Goffin de le rejoindre à son bureau du Ministère, rue des Saussaies.

En 1895, Huysmans écrivait à l'abbé Moeller, le plus favorisé de ses correspondants belges : « Je connais personnellement Goffin, qui est un catholique *pratiquant*, ainsi que Georges Destrée, le frère du député de Charleroi qui, lui, ne l'est guère. Ce sont deux très braves gens et tout à fait dans nos idées, en somme » (22).

Dans une lettre datée de Pâques 1903, Goffin avouait à Huysmans : « Voilà bien des ans que je projette de venir vous voir, et ce ne sera pas encore pour celui-ci, je pense ». En quoi il se trompait, puisque, quelques mois plus tard, Huysmans pouvait annoncer à l'abbé Moeller : « J'ai vu le bon Goffin passé trop rapidement ; je l'aime beaucoup » (23).

Au cours de ces entrevues, toutes brèves qu'elles aient pu être, l'écrivain belge avait eu loisir d'observer son confrère français, ainsi qu'il apparaît à lire le portrait qu'il esquissait de lui au lendemain de sa mort. Dans l'article qu'il lui consacrait (24), il évoquait « la maigre et alerte silhouette du maître, sa physionomie spirituelle et tourmentée ». Il ajoutait : « Il nous semblait le voir encore devant nous, debout, avec ses cheveux gris en brosse, sa moustache et sa barbe hérissées, roulant fébrilement une cigarette, tout en parlant de sa voix tout à la fois sarcastique et cordiale. »

« Aucun écrivain, peut-être, poursuivait-il, chez lequel il y eut plus parfaite identité de l'homme à l'œuvre : le lire, c'était l'entendre et l'on pourrait dire que les inflexions mêmes de sa parole, ses interjections gouailleuses ou ricanantes, passaient dans son écriture. »

*
* *

(22) *Duwendal*, 1908. *Correspondance de J.-K. Huysmans*. Pp. 169 à 173.

(23) *Ibid.*, 1910, pp. 730 à 741.

(24) *Ibid.*, 1907, pp. 439 à 450. Cet article a été republié, mais revu et abrégé, dans la *Revue belge*, du 1^{er} août 1929.

Mais il est temps d'en venir à l'histoire de cette amitié et, tout d'abord, d'en reconnaître les premiers commencements. Arnold Goffin a vingt ans à peine lorsqu'il fonde avec quelques amis, collègues de bureau et amateurs de lettres, une petite revue, les *Tablettes littéraires* (25), dont l'existence, éphémère comme celle de tant d'autres publications de ce genre, ne devait pas se prolonger au-delà du huitième numéro. Elle paraîtra du 1^{er} octobre 1883 au 1^{er} mai 1884. A ses sommaires on trouve le nom de Théodore de Banville, ainsi que ceux, moins inattendus, de Camille Lemonnier et de Théodore Hannon. C'est par l'entremise de ce dernier que le fondateur et rédacteur en chef obtient de J.-K. Huysmans l'autorisation de reproduire *La Marchande de petit noir* (26), l'un des « Types de Paris » que l'écrivain avait donnés à *la Cravache parisienne* (27), et que n'avaient pas recueillis ses *Croquis parisiens*. Le portrait audacieusement réaliste de la débitante de café en plein vent effaroucha à ce point certains lecteurs que sa publication faillit compromettre, dès ses débuts, l'existence de la jeune revue.

Ce n'est que deux ans plus tard, en 1885, l'année où Goffin publie son deuxième opuscule — le premier, un recueil d'« esquisses » et de « croquis », s'intitulait *Types et silhouettes* (28) et à propos de ce deuxième ouvrage que les deux écrivains entrèrent vraiment en relation.

Huysmans, qui était l'aîné de quinze ans, réunissait dès ce moment un bagage littéraire important, quelque dix volumes : poèmes en prose, nouvelles et romans. Un an s'était passé depuis la publication d'*A Rebours*, mais le bruit qu'avait fait le livre n'était pas près de s'éteindre.

Après la mort des *Tablettes*, Goffin était passé à *la Basoche*, fondée fin 1884 (29). Huysmans y donnerait un autre de ses *Croquis parisiens*, inédit à cette date, *Le Coiffeur* (30). D'autres

(25) Administration et rédaction : 56, rue de la Senne, Bruxelles.

(26) Numéro du 1^{er} octobre 1883.

(27) Numéro du 24 décembre 1876.

(28) Au bureau du *Moniteur des employés*. Bruxelles, 1884.

(29) Elle paraîtra du 13 novembre 1884 au mois d'avril 1886.

(30) Numéro du 13 janvier 1885.

Français allaient collaborer à cette revue : René Ghil, Edmond Haraucourt, Catulle Mendès, Stuart Merrill, Stéphane Mallarmé. Le temps n'était plus loin où, d'une modeste feuille estudiantine, devait naître la revue *La Wallonie* ⁽³¹⁾, dont Albert Mockel trouverait le nom — Marcel Thiry l'a rappelé naguère ⁽³²⁾ — dans le cri d'encouragement que lui adresserait cette *Basoche* bruxelloise.

Arnold Goffin, accueilli dans l'intervalle à la *Jeune Belgique*, passerait de la *Basoche* défunte à *la Wallonie* et, avec lui, Ghil, Merrill et Mallarmé. Si Huysmans, cette fois, ne se joint pas à eux, d'autres Français, et non des moindres, rallieront le groupe liégeois. Ce seront : Vielé-Griffin, Henri de Régnier, Pierre Louys, Moréas, André Gide. Le symbolisme aura pris rendez-vous à Liège. Jamais l'entente n'aura été aussi réelle, les échanges aussi fructueux entre écrivains de France et de Belgique.

Sans rompre pour autant avec sa solitude bruxelloise, Goffin ne demeurera pas étranger à ce courant de réaction idéaliste qui traverse les lettres françaises.

Mais pour l'instant — car nous ne sommes encore qu'en 1885 — il vient de mettre le point final au *Journal d'André*, ouvrage qu'il dédie « au très subtil auteur d'*A Rebours*, comme témoignage de son ardente admiration ».

L'adolescent dont ces pages consignent la courte et lamentable confession, est un fils spirituel du duc Jean Floressas des Esseintes, le héros de Huysmans. André est un malheureux qu'une paralysie des jambes a, depuis son enfance, condamné sans remède à l'immobilité et à la réclusion. Incompris des siens, objet de pitié pour les autres, il se replie farouchement sur lui-même et méprise cette bourgeoisie hypocrite et vulgaire, à laquelle il appartient. Dans sa solitude il s'est élu quelques amis, ses auteurs favoris, dont la fréquentation lui a révélé le monde et procuré les plus vives sensations d'art, « idéale compagnie des éternels esprits, note-t-il, qui retrempe

(31) De juin 1886 à décembre 1892.

(32) Introduction à la *Table générale des matières de la Wallonie*. Publication de l'Académie Royale de Langue et de Littérature françaises, 1961. Cf. M. PIRON dans *La Vie wallonne*, t. 30, 1956, p. 211 et A. MOCKEL lui-même dans *Wallonia*, t. 17, 1909, p. 172.

l'âme et console de la vacuité nauséuse de la vie réelle». Ceux qu'il lit et relit ainsi sont Baudelaire, Poë, Verlaine, Mallarmé, Villiers de l'Isle-Adam, Joséphin Péladan, mais surtout l'auteur d'*A Rebours*.

« *A Rebours*, déclare-t-il, m'apparaît comme le roman synthétique de l'époque ; la maladivité des intelligences élevées, l'aspiration générale vers des sensations inédites ; le torturant dégoût du vulgaire, l'instinctive appréhension de son contact même ; cette répulsion des choses non compliquées, insalaces, qui nous hante : nos vices de civilisés, — de décadents peut-être, — s'y trouvent analysés d'une plume cruelle et prestigieuse, avec une étonnante acuité. »

On comprend dès lors qu'André fasse de ce roman son livre de chevet : nouveau des Esseintes, il a du personnage les penchants et les aversions. Toutefois, en dépit de l'injuste sort qui l'accable, il ne peut s'empêcher par instants d'espérer encore et animé, quoi qu'il en dise, d'une ardeur toute romantique, il se découvre, à l'heure même de la mort, un cœur toujours avide d'aimer.

Avant même de confier son texte à l'imprimeur, le jeune Goffin, animé tout soudain de l'audace des timides, l'a envoyé à son confrère français. Celui-ci ne tardait pas à le remercier de la dédicace et « des lignes amicales que ce manuscrit contient sur *A Rebours* ». Il ajoutait : « Ce m'est toujours un étonnement que de trouver des esprits qui aiment ce malheureux livre, si banalement bafoué par le bon public. Il est vrai qu'il n'était pas écrit pour lui, mais pour une dizaine d'amis connus et pour une vingtaine d'inconnus, éparés en de vagues pays ou de précises contrées. »

Revenant à l'ouvrage de son jeune confrère, il le jugeait en ces termes : « Le Journal d'André est d'un bon pessimisme qui me pénètre. C'est un sujet auquel j'avais souvent pensé, un malheureux, interné dans une chambre, les jambes écroulées sur un coussin et rêvant à des au delà, sans bouger de place. Le Journal est excellent, d'une mélancolie requérante et d'une acuité d'observation très exacte » ⁽³³⁾.

(33) Lettre datée de 1885.

Le livre paru ⁽³⁴⁾, l'auteur, il va de soi, s'empresse de l'adresser à Huysmans. Celui-ci ne manque pas de le remercier de son envoi. La lettre n'est pas datée, mais envoyée du « Château de Lourps, près Jutigny, canton de Donnemarie (Seine et Marne) », elle ne peut être que d'août ou de septembre 1885. Ces deux mois-là, l'écrivain s'était, pour la troisième fois déjà, installé au vieux manoir de Lourps-en-Brie, qui avait inspiré le cadre d'*A Rebours* avant de servir à celui d'*En Rade*. Vivant retiré dans « une vieille bâtisse en ruine et dans un parc abandonné comme le Paradou », il a tout loisir de relire le *Journal d'André* et de relever ses imperfections.

« Votre joli volume, écrit-il à son correspondant et ami, me parvient au château des Esscintes où je me suis réfugié pour oublier un peu Paris, toute la fécale dégoutation des listes électorales qui commencent. »

Parlant du livre de Goffin, il regrette que son auteur n'ait pas donné plus d'ampleur au thème qu'il a choisi : la brochure ne comporte pas plus de 48 pages ! On conçoit les développements que le père de des Esseintes eût donné à pareil sujet.

« Pensez donc : vous aviez trouvé une belle veine dans la mine des pénétrantes mélancolies, le carnet d'un malade, dont la névrose spirituelle survit à l'existence du corps. C'était un champ énorme... ».

Les lectures d'André, ses jugements sur tel et tel écrivain fournissent à Huysmans l'occasion d'exposer ses vues sur l'actuel mouvement des lettres. Il le fait non sans humeur et cache mal son inquiétude, à cette heure, quant à sa propre orientation. Il y a là quatre pages de réprobation indignée, de lassitude et de dégoût, qui, si nous en croyons un *Carnet parisien* de Léon Treich, paru il y aura tantôt trente ans ⁽³⁵⁾, sont « parmi les plus belles écrites par l'auteur de *Là-bas* ».

(34) *Journal d'André*. Bruxelles, J.-B. Moens, 1885. — Edition tirée à 500 exemplaires, dont 15 sur papier de Hollande. Il s'agit, en fait, d'un tirage à part de la revue *La Basoche*, où ces pages avaient été publiées. Année 1885, n^{os} 9, 10 et 12.

(35) *Le Soir*, 16 mai 1935. Article écrit à l'occasion de la vente de la correspondance de Huysmans à Goffin.

« Une fois de plus, déclare Huysmans, ce journal a insisté sur une pensée qui m'assiège. Où va la littérature actuelle ? — le classique et le romantique sont inhumés et aucune exhumation de ces loques littéraires n'est possible ; le naturalisme moribonde — et d'ailleurs son champ d'investigation est forcément des plus restreints — Le côté supranaturel sera épuisé non moins vite — Au reste, aucun élève n'est possible dans ce champ. Verlaine reste fatalement seul, dans ses expressions de nuances — Dostoïevsky, Edgar Poe, sont sans descendants possibles. — Il n'y a rien — sinon M. Ohnet dont les pauvretés suffisent à la tourbe des lecteurs.

» Et j'ai grand peur, étant donné la mufflerie contemporaine, l'insens artiste général, le succès sûr du lieu commun et de la phrase non écrite, que la littérature, inutile aux joies du temps qui court, se borne là — un peu d'Ohnet et de Delpit, en prose, du Déroulède en vers — et cela suffira pour les générations qui viennent. »

Dans une lettre datée de janvier 1887, l'auteur d'*A Rebours* parle encore du *Journal d'André*, « qui voudrait être développé — Un livre vu ainsi par un malade, embrassant tout, ce serait tentant, hein, voyons ? »

Et il ajoute : « Je voudrais causer avec vous de cela, si vous veniez à Paris — mais vous n'avez pas l'air de vous diriger sur cette capitale en toc. »

En conseillant son ami belge, Huysmans ne devait pas l'exhorter en vain à reprendre et à développer le thème du *Journal d'André*. Dans *Delzire Moris*, en 1887, et dans *Maxime*, en 1890, Goffin incarnait à nouveau, tout en s'éloignant davantage du prototype d'*A Rebours*, le personnage du pessimiste inquiet et raisonneur.

Certains, de J.-K. Huysmans, paraissait au début de novembre 1889. Dans le numéro de décembre de *la Jeune Belgique*, Arnold Goffin saluait le livre en termes enthousiastes.

« Il était temps, déclarait-il d'entrée de jeu, qu'un maître déblayât le terrain artistique de cette radieuse engeance d'hermaphrodites : faux-lettrés, amateurs, bourgeois de lettres que l'exaltation et les convictions anguleuses des vrais artistes

effarent ; dandies littéraires, promoteurs d'on ignore quel *bon ton*, quelle discrétion *comme il faut* fade et écœurante ; écrivains émasculés, enfin, voilant et préparant leurs prochaines compromissions, en nous chantant la palinodie de l'éclectisme » (36). Tout l'article se poursuivait dans cette note double de juvénile révolte et de fouguese approbation.

Peu de jours après, le critique recevait de l'auteur du livre une lettre où celui-ci lui exprimait son contentement et sa gratitude. « Merci de l'article de *la Jeune Belgique*, lui écrivait-il, et de la tenace défense que vous faites de ce bouquin fort mal pris ici où il a soulevé toute la haine des vitriers et des peinturleurs (sic) et surtout des critiques d'art habituels » (37).

Cette étude de Goffin était la première d'une série d'autres où, avec une égale clairvoyance et une même ardeur, il n'allait cesser de louer et de défendre, à leur apparition, les ouvrages de son confrère français.

*
* *

J'aurais aimé vous lire de nombreux et larges extraits de la correspondance de Huysmans à Arnold Goffin. Elle évoque, en effet, toute l'histoire de leurs relations et porte témoignage d'une fraternité spirituelle que les ans ne firent que resserrer. Elle nous permet aussi de retrouver le Huysmans que nous connaissons, personnage multiple dont on ne se lasse pas de dénombrer les manies, les saillies, les curiosités et les tourments.

Le temps manque pour le suivre, grâce à ces lettres, au long de son existence de célibataire sarcastique et rageur, d'artiste nerveux et sensible, de grand laborieux, préoccupé de parfaire son œuvre autant que de progresser dans la voie du salut.

Force m'est de citer, en les situant brièvement, des fragments de quatre ou cinq seulement de ces lettres, choisies parmi les plus intéressantes. Et, tout d'abord, en voici une, datée de « Paris, 14 juillet 1895 », qui fut écrite à la suite de l'article qu'Arnold Goffin avait consacré à *En Route* dans le numéro de juin de *la Jeune Belgique*.

(36) *Jeune Belgique*, 1889, pp. 402-403.

(37) Lettre datée par Goffin : 20 décembre 1889.

« Ce livre, avait dès l'abord constaté le critique, aura eu la rare fortune d'ameuter contre lui l'unanimité, presque, de la presse ; de scandaliser également les défenseurs attirés des opinions les plus inconciliables ».

Et, plus loin, Goffin avait précisé : « La surprise fut identique des deux parts, au surplus, devant une évolution que l'on proclamait imprévue, comme si chacun des livres d'Huysmans, depuis *A Rebours*, n'aiguillait vers ce but, ne portait les indices, les stigmates douloureux d'une préoccupation de plus en plus obsédante et vive, n'acheminait l'artiste vers cette fatidique conclusion, nécessaire et prédite. »

Et le chroniqueur d'insister, en montrant la « continuelle ascension » qui, d'œuvre en œuvre, a mené l'écrivain des « précises visions » d'*En Ménage* jusqu'aux « hautes idées qui s'épanouissent dans *En Route* ».

Dans la lettre qu'il adresse à son défenseur, Huysmans, à son tour, vitupère, comme il a fait tant de fois, la méfiance et l'incompréhension du monde catholique à l'égard du modernisme artistique en général et de sa propre œuvre en particulier.

« Je vous remercie, écrit-il à Goffin, « d'avoir dit à tous ces incompréhensifs que ce volume était forcément préparé par les précédents ; cela me semble si évident, que je reste stupéfié que personne n'ait voulu voir le travail inconscient qui s'est fait en moi, depuis *A Rebours*. Que les catholiques n'y aient rien vu, cela se conçoit puisqu'ils sont atteints de cécité littéraire, mais les autres ? ».

En Route, en effet, comme le constatait Goffin, avait scandalisé aussi bon nombre d'incroyants aux yeux de qui la conversion de l'écrivain apparaissait comme dictée par l'intérêt ou l'ambition, à moins qu'ils ne prétendissent y reconnaître la manifestation d'une débilité mentale de plus en plus marquée.

« Je reçois ce matin, continuait Huysmans, une lettre signée : Un « idéaliste déterministe », lequel me dit qu'il a suivi mes livres, toujours ; qu'il conclut, en fin de compte, à un état de démente grandissant à chaque livre, mais que, tout en faisant la part du gâtisme, il éprouve le besoin de me dire que

je suis un salaud vendu au clergé ! La bonne âme ! ... Folie et cupidité, telle est ma devise ; aussi termine-t-il en m'assurant de son entier mépris. Je le supporte assez allègrement, mais la lettre de ce furieux nigaud rend assez bien la rage qu'une certaine presse a maintenant contre moi. Mon Dieu ! que c'est tout de même étrange de ne pouvoir pas croire à la simple bonne foi des gens ... surtout alors qu'ils n'ont rien à gagner à leur franchise et tout à y perdre... » (38).

Même amertume et même indignation dans une carte-lettre, datée du 24 mai 1897. Il y est question, cette fois, de *la Cathédrale*, à laquelle Huysmans travaillait depuis deux ans déjà. Le premier chapitre du livre ayant paru dans *le Correspondant* (n° du 10 février 1897), une autre grande revue catholique, *la Vérité*, s'en prenait vivement à l'auteur, donnant ainsi le ton à des feuilles de moindre importance, trop heureuses de réveiller la polémique provoquée par *En Route*. Usant à deux reprises de son droit de réponse, Huysmans protestait avec vigueur contre les suspicions et les attaques dont il était l'objet. La carte-lettre à Goffin a été écrite deux jours après la publication dans *la Vérité* de la seconde réplique de l'écrivain. Celui-ci ne pouvait se douter que cette opposition d'une partie du clergé n'était qu'un prélude à la campagne de protestations qu'allait provoquer son livre au moment de sa publication en librairie, au début de l'année suivante. Dénoncée à la Congrégation de l'Index, *la Cathédrale* n'échapperait que de justesse à la condamnation.

« La grande bêtise, la grande incompréhension, elle est, en France, chez les catholiques ; il faut connaître ce monde-là pour s'imaginer jusqu'où peut aller l'ignorance et la peur des idées et des mots. Je viens d'en faire une nouvelle expérience. Le *Correspondant* qui est la grande revue catholique d'ici — avec des gens moins bêtes — a eu la malencontreuse idée de faire paraître le premier chapitre de *la Cathédrale*. Tolle général. Tous les journaux pieux me sont tombés dessus et avec une

(38) Ces dernières lignes ont été reproduites par Goffin dans l'article qu'il a consacré à Huysmans, au lendemain de sa mort, dans la revue *Duendal* (tome XIV, 1907, pp. 439 à 450).

si parfaite mauvaise foi, me faisant dire ce que je n'avais pas écrit, que j'ai dû asséner une raclée sérieuse au plus acharné d'entre eux ⁽³⁹⁾. Quel temps perdu ! et quel joli spectacle pour les libres-penseurs !».

Depuis juin 1899, Huysmans, qui a pris sa retraite de sous-chef de bureau au Ministère de l'Intérieur, s'est fixé à Ligugé, près de Poitiers, dans le voisinage de l'abbaye bénédictine de Saint-Martin, le « Val des Saints » de *l'Oblat*. Il y a fait construire une maison, la Maison Notre-Dame, où il vit en compagnie de ses amis, le ménage Leclair. Hâvre provisoire, puisqu'il le quittera en octobre 1901, au moment où les Bénédictins seront expulsés de France, en même temps que les autres congrégations, par la loi sur le contrat d'association.

« Vous êtes, sans doute, installé tout-à-fait, à présent, et tranquille ? » interrogeait Goffin, écrivant à l'ami, au début de son séjour à Ligugé. « J'espère bien, ajoutait-il, que les gestes menaçants et les projets sectaires de ces gens de la Chambre, contre les congrégations, n'auront aucune suite sérieuse. Sinon, il ne resterait qu'à se réfugier dans ce pays-ci où les Homais, aussi obtus qu'en France, seront encore longtemps impuissants : Maredsous est magnifique et charmant, sur une colline, au milieu des bois » ⁽⁴⁰⁾.

Une lettre de Huysmans, écrite un an plus tard, semble répondre point par point aux inquiétudes formulées par Goffin. Datée de « Ligugé (Vienne), Maison Notre-Dame, 18 octobre 1900 », elle parle aussi de deux amis écrivains, devenus moines : l'un, le poète Louis Le Cardonnell, retiré à Ligugé ; l'autre le Belge Olivier-Georges Destrée, entré à Maredsous.

« Nous sommes, écrit Huysmans, sous la perpétuelle menace de voir les moines chassés. Quel fichu pays ! et comme j'envie la tranquillité du vôtre où les socialistes ne sont pas encore de force au moins à persécuter les chrétiens.

(39) Il s'agit du rédacteur en chef de *La Vérité*. Les lettres de Huysmans, datées des 13 et 18 mai, ont paru dans les numéros des 17 et 22 mai du périodique en question. Ces deux lettres se trouvent parmi les articles figurant dans le tome III, pp. 58 à 60, du *Recueil de coupures de presse* constitué par Huysmans lui-même. Nous devons ces renseignements et quelques autres de cette étude à M. Pierre Lambert, déjà nommé, que nous remercions encore de son obligeance jamais lasse.

(40) Lettre s. d. (1899).

» Nous avons comme novice au cloître le brave poète Louis Le Cardonnel, un vieil ami à moi de Paris qui après avoir fait partie du clergé dans la Drôme (41), est venu se réfugier dans la vieille abbaye où il prépare un volume de vers.

» Et il me fait naturellement penser à Destrée. Maredsous est-il aussi large que Ligugé, en le laissant travailler à ce qu'il aime ?

» Je lis toujours la *Durandal* (sic) qui est bien la seule revue catholique intelligente qui existe, et suis toujours plongé dans *Ste Lydwine* qui est un des écheveaux les plus embrouillés qui se puisse voir...».

En 1905, Huysmans, de plus en plus accablé par la maladie, achève péniblement *les Foules de Lourdes*. Au début de l'année, il a fait paraître ses études sur *Trois Primitifs*. Le deuxième volet de ce triptyque est consacré au portrait de l'Inconnue florentine du musée de Francfort.

Dans le compte rendu, fort élogieux, qu'Arnold Goffin dans *Durendal* (42) consacre à ce livre, il adopte l'hypothèse de l'auteur qui, cherchant à identifier cette mystérieuse figure d'androgyne, cite à son propos le nom de Giulia Farnèse, une des favorites d'Alexandre VI Borgia.

Goffin, pour sa part, découvre une « analogie frappante » entre la Florentine de Francfort et la sainte Catherine d'Alexandrie qui figure sur la fresque de l'Appartement Borgia, au Vatican. De cette ressemblance et de ce que rapporte par ailleurs Vasari, le critique belge conclut : « Toutes les probabilités sont pour que la judicieuse hypothèse de Huysmans soit la bonne. »

Mais ce dernier n'en demeure pas moins hésitant et, en dépit de l'argument nouveau que lui apporte son confrère, il n'ose encore se prononcer. Il lui écrit le 9 avril 1905 :

(41) Avant de venir trouver refuge à l'abbaye de Ligugé, et dès son ordination, Le Cardonnel avait tenté de remplir un ministère paroissial. D'abord vicaire à Saint-Domat (Drôme) en 1896-97, il fut nommé second vicaire à Pierrelatte (16 octobre 97-10 juillet 99) dans la Drôme encore. (Renseignement dû à M. P. Lambert.) Il entra au noviciat de Ligugé en février 1900. (R. BALDICK, *La Vie de J.-K. Huysmans*. P. 335).

(42) *Durendal*, mars 1905. Pp. 157 à 161. La « Florentine » de l'Institut Staedel et la sainte Catherine de l'appartement Borgia au Vatican.

« Mon cher ami, Il y a longtemps que j'aurais dû vous remercier de l'article sur les Primitifs, mais j'ai été pincé par un rhumatisme dans l'épaule dont je sors à peine et qui ne me rendait pas facile la tâche d'écrire.

» La petite Florentine soulève de tous les côtés des solutions d'énigme, sans qu'il soit possible d'apporter une lumière quelconque sur elle. Un sieur Hébert soutient que c'est un garçon déguisé à perruques — ce qui me semble bien invraisemblable. D'autres reprennent l'attribution depuis longtemps périmée qu'elle a été peinte par Albert Dürer. Au point de vue de la peinture claire et lisse, il y a bien, en effet, une lointaine similitude entre elle et le joueur de tambour de Cologne, mais jamais Albert Dürer n'a eu cet au-delà et cette placide envolée.

» Nous restons, comme pour Grünewald, sur des positions plus ou moins bien acquises.

» Toutes ces discussions ont toujours cela de bon, de nous sortir, en France, de l'infamie ambiante où nous marinons de plus en plus et sans que l'on aperçoive même, avec la stupidité des catholiques, un moyen d'en sortir.

» Dans mon quartier, ils rêvent d'abandonner l'église de N. D. des Champs, ce qui permettrait aux protestants ... de la louer au gouvernement pour quelques sous.

» (...) Vous êtes décidément bien heureux de vivre en Belgique. Et si je n'avais pas l'Académie Goncourt — et tant d'amis à Paris, je finirais par aller m'y fixer, pour travailler en paix. Mais ce n'est malheureusement pas réalisable et il faut brouter à son point d'attache» (43).

La dernière lettre que Huysmans adresse à Goffin est datée de « Paris, 2 janvier 1907 ». Elle nous émeut d'autant plus, dans sa brièveté, qu'elle fut écrite quelques mois seulement avant sa mort, le 12 mai de cette année.

« Mon cher Goffin — Merci de votre bon souvenir et de vos bons souhaits. Je suis toujours bien marmiteux ; après avoir été transféré dans une maison de santé et opéré, je suis rentré chez moi et suis sous le coup d'une nouvelle opération.

(43) Une partie de cette lettre a été reproduite dans notre livre : *Insurgés de lettres*. Renaissance du Livre, Bruxelles 1953. P. 130.

En attendant, je suis un peu comme un homme retranché du nombre des vivants. Je suis mené par une voie douloureuse pour laquelle je ne me sens, hélas ! pas une bien solide vocation — Enfin, c'est ainsi !

» Que le ciel vous préserve de tout cela et vous donne pour vous et les vôtres une santé propice !

» Et bon travail en le doux St François d'Assise. Très cordialement à vous

G. Huysmans» (44).

Dans la « voie douloureuse » où il se trouvait engagé, Huysmans, contrairement à ses dires, allait faire preuve d'une véritable « vocation ». Les amis qui l'assistèrent le virent accepter l'ultime épreuve avec un courage lucide et le consolant espoir de racheter par elle ses erreurs passées.

Au lendemain de la mort de Huysmans, Arnold Goffin lui consacrait dans *Durendal* (45) une étude qui, malgré quelques longueurs, s'inscrit parmi les meilleures pages d'analyse critique qui soient sorties de sa plume. Il y retraçait l'évolution littéraire et spirituelle du romancier, depuis ses débuts naturalistes de disciple de Zola jusqu'à ses dernières œuvres, toutes vouées à la glorification du culte catholique et de l'art chrétien. Cette étude, au surplus, ne se contentait pas d'être un hommage fervent au talent de l'écrivain. En plus d'un endroit elle s'inquiétait de répondre à ceux qui n'avaient pas cessé jusqu'alors de suspecter la probité de l'artiste et la foi du chrétien. Comme il l'avait fait à maintes reprises du vivant de son ami, Goffin le défendait une fois encore contre les accusations de ses détracteurs que la mort même paraissait ne pas devoir désarmer.

Parlant de l'homme qui s'était révélé à lui à travers ses écrits — et sans doute songeait-il aussi à sa correspondance — Goffin opposait aux imputations des médisants « la sincérité d'un esprit très libre et très volontaire, inapte à la feinte et aux compromissions, une sincérité incapable de dissimuler ou

(44) Quelques lignes de cette lettre ont été reproduites, en 1907, dans l'article de *Durendal* déjà cité.

(45) Article cité.

d'atténuer, pleine et — pour étrange que ce mot puisse paraître appliqué à une intelligence aussi retorse — naïve».

L'ombre de notre regretté confrère doit être aujourd'hui rassurée : les voix hostiles se sont tuées et personne ne songe plus à contester la vérité et l'authenticité de cette longue et pathétique confession qui, passant par les relais d'*A Rebours* et d'*En Route*, va de l'existence *A vau l'eau* à la vie retirée et dévote de *l'Oblat*.

De Camille Lemonnier, d'Émile Verhaeren, de Jules et d'Olivier-George Destrée, de toute la phalange des jeunes catholiques belges — où nous reconnaissons les figures inoubliées d'Henri Carton de Wiart, de Firmin vanden Bosch, de l'abbé Mocler, de Georges Virrès, de Pol Demade, de Georges Ramaekers —, de tous ces premiers amis belges de J.-K. Huysmans, aucun, croyons-nous, ne fut plus proche de lui, par le goût, la pensée, l'élan de l'âme, que l'inquiet, le raffiné et le sensible Arnold Goffin.

Goûters et promenades avec donna Maria d'Annunzio

par M. Léon KOCHNITZKY

Essayez de dire, ou d'écrire : Madame Baudelaire, Madame Beethoven ou Madame Chopin ; ou encore : Madame Leopardi, Madame van Gogh ou Madame Ravel. La raison se refuse d'articuler de tels noms. Que savons-nous d'autre part de Madame Alighieri, de Madame La Fontaine, de Madame Goethe ? Satellites falots, noyés dans le rayonnement de gloires qui les offusquent et les amenuisent. Noms sans visages.

L'inspiratrice, la gardienne d'une œuvre, la vestale du génie sera une maîtresse, une mère, une fille, plus souvent même une sœur, presque jamais une épouse. Celle-ci, attendant de jouer la veuve abusive, se confine trop souvent dans le rôle de Xantippe, de Madeleine Béjart ou de Lady Byron. La *fiera moglie*, la féroce épouse, avait dit Dante d'une Madame Rusticucci, qui s'attachait par ses plaintes et gyries, par des ragots continuellement renouvelés, des accusations fondées ou mensongères, à ternir le nom d'un mari défunt, à ouvrir sous ses pas les portes infernales, ou tout au moins (le poète le dit expressément) à proclamer publiquement la présence de son âme dans ces lieux sans lumière.

Celle dont je vais parler a porté avec une dignité exemplaire le nom illustre d'un époux qui l'avait arrachée à ses parents, à ses amies d'enfance, exilée de son milieu natal ; elle a supporté en silence et sans jamais récriminer les abandons et les trahisons, la négligence et l'oubli. Seule au monde à vingt ans avec trois enfants en bas âge, elle a dû, loin du palais princier où elle était née, où elle n'était plus admise, affronter une existence malaisée pour nourrir et élever ses créatures, et pen-

dant plus d'un demi-siècle elle a continué sans honte, sans jactance, de s'appeler (plusieurs cartes de visite me le rappellent) : Madame Gabriel d'Annunzio.

Humiliée, délaissée, elle n'avait jamais cherché à exciter la compassion, à se plaindre de ses ennuis, à étaler ses misères ou ses malheurs.

Quand le poète avait voulu lui arracher son nom pour le donner à une autre, elle avait consenti de se prêter au subterfuge du divorce possible en Suisse (mais le Grand Conseil de Berne refusa de naturaliser Gabriele d'Annunzio).

A ceux de ses intimes qui parfois osaient s'en prendre à l'infidèle et dénoncer sa conduite, elle répondait avec un sourire attristé : « Ce n'est pas un mari, c'est un poète ». — Mais elle, était-elle donc une sainte ?

Non, Donna Maria d'Annunzio n'était pas une sainte.

*
* *

Il y avait en elle trop d'amour de la vie. Elle prenait trop d'innocent plaisir à voir ses amis, à les combler de gentilleses, trop de délectation à s'entourer de choses simples et agréables, à savourer des nourritures exquises et bien préparées. Tant de délicatesse, de raffinement et de modération unis à une indulgence teintée d'ironie et de scepticisme (et qui lui venait sans doute de ses ancêtres français) avaient préservé Donna Maria des accents pathétiques et de l'emphase, de l'élan passionné qui ne craint ni l'exhibitionnisme ni le ridicule, pour tout dire du dannunzianisme. Ces mêmes qualités charmantes de bonne grâce et de bon sens l'empêchaient d'exercer la vertu au degré héroïque. Non, Donna Maria n'avait rien d'une sainte.

Une haute vague de cheveux dorés rendait plus petit le visage aux traits aigus d'une exquise régularité, spirituel et mélancolique tout à la fois. Le fin profil, le menton un peu pointu, le *col de cygne* doucement incliné conservaient toute la pureté de la jeunesse quand je fus présenté à Donna Maria, à Rome, vers la fin de l'hiver de 1917.

Elle avait été merveilleusement belle. Elle était encore jolie, mieux que jolie, d'une grâce parfaite. Un sourire à peine ébauché animait son visage. Et très souvent un éclat de rire léger (une ondée d'Avril, un glissement de harpe) dérangeait l'harmonie des traits, marquant de petits plis le coin des yeux gris-verts. Mais très vite ces lignes s'effaçaient et l'expression souriante reparaisait, un peu lassée, un peu triste. Blonde oui, mais pas « comme les blés ». Sa chevelure avait quelque chose d'aérien, de crépélé à la façon d'un filigrane d'une extrême minceur où passaient des reflets de soleil et que la moindre brise agitait. Plus tard, beaucoup plus tard, les teintures épaissirent ce diadème angélique, et finirent par s'aplatir sur le petit visage maintenant ridé.

*
* *

« *Je suis la plus cocue de toutes les femmes* » — Il était étrange de l'entendre prononcer de ces phrases drues, à l'emporte pièce, sans se départir de son élégance d'attitudes et de manières. Elle disait encore : « *Je suis la seule femme de mon temps qui puisse se vanter d'avoir été entretenue par un pape* » — (c'était vrai : abandonnée avec ses trois enfants, ne pouvant faire retour au palais paternel, elle avait été se jeter aux pieds de Léon XIII, qui connaissait sa famille et l'avait connue, elle, toute enfant ; le pontife avait aussitôt donné des ordres pour qu'une modeste mensualité fût prélevée sur sa cassette personnelle. Pendant plus d'un an, elle avait bénéficié de ce subside jusqu'à ce que sa mère fût en état de l'aider, à l'insu de son père interminablement courroucé.)

Et pourtant elle avait pu, très jeune fille, grâce à l'appui d'une intelligente gouvernante française, s'accorder quelques fantaisies, innocentes sans doute, mais insolites en ce temps-là. — « *Je devais avoir une drôle de touche* », disait-elle en évoquant ces années heureuses « avec ma longue tunique blanche retenue à la ceinture par une cordelière dorée, mes cheveux épandus sur les épaules. Nous allions nous promener, ma gouvernante et moi, dans les plus belles villas romaines, où

les jardiniers avaient reçu l'ordre de nous laisser circuler librement ; la Villa Borghèse, alors domaine privé, et ces merveilles qui n'existent plus : la Villa Ludovisi, la Villa Bariatinsky. Je tenais en laisse une jeune biche au pelage tacheté dont j'avais moi-même pris soin de dorer les cornes et les sabots. *Une drôle de touche...*».

D'où lui venaient ces expressions françaises, inattendues sur ses lèvres ? Peut-être de ses longues années parisiennes, de la fréquentation des ateliers de peintres fameux, Boldini, La Gandara, Helleu. Mais peut-être de plus loin encore, de souvenirs d'enfance, du langage militaire de son irascible père, le sergent des Zouaves Hardouin, duc romain très authentique mais dont la noblesse récente et peut-être encore mal assurée n'avait pas su se défaire des tournures familières, un peu triviales, de sa langue maternelle.

*
* *

Faisons défiler par la pensée — comme les Rois à l'appel des sorcières de *Macbeth* — la longue théorie de celles que le poète a aimées. Avec un tact exemplaire, le talent subtil d'André Germain s'est plu à faire revivre leurs images surprenantes dans sa *Vie Amoureuse de Gabriele d'Annunzio*. Il faut reconnaître que ces dames, illustres ou magnifiques, géniales ou passionnées, ont toutes en commun « *une drôle de touche* ». Sans même tenir compte de l'évolution des manières et du goût, des sarcasmes qu'une époque réserve toujours aux modes et aux façons des saisons révolues, la *drôle de touche* est reconnaissable chez toutes ces muses : maîtresses, esclaves ou victimes. Une seule a eu — après un tiers de siècle — le courage de se revoir telle qu'elle était apparue aux regards émerveillés d'un petit provincial de génie. Et elle a dit d'elle-même ce que nulle autre jamais n'a confessé : « *Je devais avoir une drôle de touche* ». Elle seule s'en rendait compte.

Les épreuves, les chagrins et sans doute aussi les années passées à Paris (leçon de naturel, rappel à la raison), l'avaient guérie de tout esthétisme. Avec le même sourire un peu triste,

elle allait accueillir les expériences de la *vie inimitable* vécue par celui dont elle restait (encore une expression à elle) « *la légitime* ». Jamais elle ne permit qu'en sa présence, on osât critiquer, dénigrer la vie privée, la personne physique de Gabriele d'Annunzio. A une pimbêche qui insistait cruellement sur le vieillissement précoce du poète chauve, sur ses dents abimées, elle répondit sur le ton de l'épouse outragée : « Vous ne saurez jamais combien il était beau, avec ses cheveux châtain bouclés sur son front mat, et ses dents pareilles aux dents de lait d'un enfant : chacune une petite perle ».

*
* *

On répète un peu trop souvent qu'elle n'entendait rien à la chose littéraire ; qu'elle marquait de l'indifférence pour la poésie ; et que cela sans doute, aura contribué à éloigner d'elle le poète, désireux d'être aimé, mais exigeant impérieusement qu'on l'admirât.

Une mise au point s'impose. Donna Maria n'a jamais été, au cours de sa longue vie, une *liseuse de romans*, pareille à celles que représentaient devant une fenêtre ensoleillée, sur un banc de jardin ou sous le halo d'un abat-jour, les peintres de la belle époque. Elle a été peut-être, la moins littéraires des muses dannunziennes. Mais la poésie n'avait pas été bannie de son éducation, française plutôt qu'italienne. Je n'en donnerai qu'une preuve. A la Noël de 1922, elle me fit un précieux cadeau : les trois volumes in-18 de l'édition Lemerre d'André Chénier, dos et coins en maroquin, que j'avais souvent admirés chez elle. En me les donnant, elle me parlait du poète préféré de sa jeunesse (André, non pas Gabriel). Les épisodes de sa courte existence lui étaient familiers, comme aussi les *Idylles* et les *Élégies* les moins connues. Alors, elle se mit à déclamer : *Pleurez, doux Alcyons, oiseaux chers à Thétis...* Avec une extrême simplicité, d'une voix blanche et presque sans nuances, elle entamait le récit poétique : *Elle a vécu, Myrto, la jeune tarentine...* Sans un défaut de mémoire, elle achevait le texte immortel.

J'allais recevoir d'elle, l'année suivante, un autre présent, cette fois-ci, un don inestimable : un cahier relié, lourdement

orné (le cuir repoussé *at its best*), comportant une soixantaine de feuillets dorés sur tranche. C'est tout au début de leurs fiançailles secrètes que le poète fit présent à sa « chatelaine ducale » (*ducale castellana*) de ce *keepsake* muni d'un fermoir à serrure. La page de garde porte la date du 3 février, suivie de trois points d'interrogation. En exergue, une phrase musicale, extraite d'une romance de Gounod, intitulée *Biondina*. Le jeune Gabriel transcrivait dans le cahier les poèmes composés en l'honneur de Donna Maria et qui figurent tous, je pense, dans ses premiers recueils. Douze pièces non datées précèdent une page portant le titre VITA NOVA, et la date de leur mariage, 19 juillet 1883. La plus fameuse — mais non la plus belle — est le sonnet sur l'*antico rondo di Cimarosa*, la troisième dans l'ordre du recueil. Les treize poèmes qui suivent portent chacun la mention, *Villa del Fuoco* et la date, le dernier du 28 juin 1884 (*anno I^o della Fuga in Egitto*) ; ils permettent de suivre au jour le jour, l'existence de jeune ménage dans la retraite de la vallée de la Pescara. Deux de ces pièces font allusion à la naissance de leur premier fils, Mario (29 janvier 1884). Les six sonnets qui suivent ont été copiés et calligraphiés par l'ornemaniste-enlumineur, Giuseppe Cellini. Il est difficile d'en préciser la date. Enfin, après plusieurs années, le poète reprend sa plume pour inscrire dans le cahier le sonnet *Parabola* (mai 1889) et un bref *congé* en huit vers (juin 1889), qui termine le recueil sur un accent désespéré. Les trente derniers feuillets sont restés blancs.

Il était naturel que le poète amoureux écrivit des vers en l'honneur de sa Dame. Eût-il pris la peine de les réunir dans ce pompeux cahier pour les lui offrir, s'il avait pu croire un instant qu'elle n'était pas à même d'apprécier ces poèmes ? Même de la part d'un d'Annunzio de vingt ans, la réponse à une telle question n'est pas douteuse.

* * *

Plutôt que les romans, Donna Maria aimait les romances ; les romances de ses jeunes années, la *Biondina* de Gounod et tant d'autres : de Massenet, de Chaminade, de Bemberg, de

Benjamin Godard : les *Songs of the Turkish Hills* et les aimables mélodies de Paolo Tosti. Dans le délicieux appartement de la place d'Espagne où elle s'était installée en 1916, Donna Maria réunissait ses amis (quelquefois cinq ou six, jamais plus d'une quinzaine), pour un de ces goûters plantureux mais exquis dont elle avait le secret. Une *pizza* croquante et légère pour commencer ; du thé ; et des tourtes au chocolat, des bavaroises au café, des tartes ou des tartelettes aux fraises, aux framboises ; parfois des glaces ou du café glacé ; un doigt de porto ou de crème de cacao, seule concession accordée aux alcools. Les dinettes de ce genre ont disparu de nos usages, sauf peut-être au Portugal. Elles étaient déjà très désuètes il y a quarante ans et avaient comme une saveur d'*ancien régime*. Une dinette musicale suivait tout naturellement. Tullio Carminati, dans l'éclat de son jeune talent, avait une voix d'un charme très prenant, et je l'accompagnais au piano. — « *Brahma, Dieu des Croyants* » — « *Pale Hands I loved* » — « *Vorrei morir quando tramonta il sole* ».

D'Annunzio, lui aussi, avait aimé les romances. Au cours des années son goût s'était formé, il avait découvert les classiques du xvii^e et du xviii^e siècle, il avait exalté le vrai génie musical de l'Italie, au point d'exercer une influence décisive (on n'en mesure pas encore l'ampleur, l'intensité) sur la rénovation qu'allaient accomplir dans leur pays Pizzetti-Malipiero, Casella et leurs successeurs. Mais Donna Maria, elle, en était restée aux chansons de sa jeunesse, dont les échos emplissaient les salons de Rome et de Paris à la fin du xix^e siècle. Et ces chansons, chez elle, retrouvaient une exquise fraîcheur, comparable peut-être, à l'enchantement sucré de ses goûters.

*
* *

Sortir avec Donna Maria... les matins de printemps, à Rome, c'étaient de courtes promenades, des courses qu'elle avait à faire dans son quartier : via Condotti, via del Babuino, via Sistina ; nous traversions la Villa Borghèse, nous descendions la *scalinata* d'Espagne... Elle avait une allure rapide mais prudente en même temps, se souvenant d'une fracture d'an-

cienne date. Elle acceptait mon bras sur les degrés de l'escalier. Serrée dans un tailleur très allongé, une mince ombrelle à la main, elle était presque toujours coiffée d'un chapeau cloche assez enfoncé sur le front, et souvent une voilette bleue ou jaune-pâle enveloppait son visage. Svelte, aérienne, elle ressemblait aux aquarelles que Helleu et La Gandara avaient faites d'elle. Sa connaissance de Rome était très particulière : elle me parlait de gens qui avaient habité ces palais, ces villas quand elle était enfant, avant le 20 septembre 1870. C'est treize ans plus tard, en 1883, qu'elle avait fui le domicile paternel en compagnie du jeune poète de Pescara. Sa famille (à l'exception de sa mère), les amis de sa famille avaient cessé de la recevoir. D'autres amitiés lui restaient, dans Rome, et c'étaient presque toujours des amis personnels de d'Annunzio : le poète Adolfo De Bosis et sa famille, le fameux journaliste Rastignac, le compositeur Montemezzi, le député Masciantonio, Madame Patamia, Fabrizi, maître du barreau. En 1916, avant la réconciliation familiale, elle conservait quelques attaches avec la société romaine par le truchement de certaines personnalités d'origine étrangère : le comte Joseph Primoli, l'américaine princesse Rospigliosi.

Adolfo De Bosis occupait à Rome trois domiciles. C'est dans le plus surprenant des trois que Donna Maria voulut me conduire un jour.

Intimement liés dans leurs jeunes années, d'Annunzio et De Bosis avaient vécu côte à côte, à Venise, passant des journées entières à naviguer sur la lagune à bord d'un petit bateau sur lequel flottait un pavillon aux armes de Shelley, d'azur aux trois conques d'argent. Ils avaient alors un seul cœur, ils étaient *singlehearted* comme ces romantiques anglais dont ils retrouvaient le sillage. Leurs destinées bifurquèrent, mais De Bosis demeura fidèle à cette indestructible amitié. Aux heures sombres, il fit de vains efforts pour empêcher la saisie de la *Capponcina*, Et il conservait à Donna Maria le plus fraternel attachement,

Quelle surprise de voir s'ouvrir dans la muraille aurélienne, à quelques pas de la *Porta Pinciana*, une poterne à peu près

dissimulée donnant sur un escalier étroit ; et puis de traverser une longue galerie à arcades, et d'arriver à un confortable appartement, Le plus *shelleïen* des poètes latins nous attendait. Un déjeuner printanier était préparé sur une vaste terrasse ornée de lauriers et de lauriers-rose disposés en quinconces. La vue sur les pins de la Villa Borghèse, le panorama s'étendant du Cinino au Soracte et à la Sabine gavaient les yeux éblouis du visiteur, « Quelle rare jouissance de pouvoir se retirer du monde, lire, écrire et méditer pendant des jours et des nuits devant un pareil spectacle ! » — J'avais parlé d'enthousiasme ; j'eusse sans doute mieux fait de me taire, De Bosis sourit gentiment, Donna Maria profita d'un moment où nous étions seuls pour me dire : « Une rare jouissance ... oui, si vous n'avez pas peur des rats », — ...« des rats ? » — « Mais oui ; De Bosis ne visite ce pavillon enchanté que pendant le jour ; la nuit, à ce qu'il m'a avoué, des légions de rats (dont on ne peut se défaire) surgissent des soubassements antiques de la muraille et mènent une sarabande jusqu'à l'aube.

*
* *

Un dimanche, De Bosis m'invita à accompagner Donna Maria à la maison de campagne qu'il possédait près de la voie appienne. Il habitait là avec sa femme et ses nombreux enfants déjà grands (parmi eux, l'inoubliable Lauro). Cette maison carrée, spacieuse, au milieu d'un jardin arboré, semblait faite pour le bonheur grave et les studieux loisirs de tous ceux sur lesquels veillaient la sagesse et la discrétion britanniques de Madame De Bosis (en ville, dans les bureaux où le poète dirigeait une entreprise industrielle très prospère, ils avaient aménagé, en outre, un pied-à-terre qui pouvait servir à tour de rôle, aux parents et aux enfants). Au deuxième étage de la maison carrée, se trouvait un vaste studio-bibliothèque. De plusieurs côtés, de petites fenêtres s'ouvraient sur la campagne romaine. Les vues étaient si bien *composées*, les aqueducs, les ruines, les pins, la chaussée antique s'harmonisaient si parfaitement sur la toile de fond des côteaux romains, que

De Bosis avait trouvé naturel d'encadrer ces fenêtres ; de vrais cadres ornés de grosses moulures dorées enfermaient ces paysages qu'on aurait pu, selon les saisons et les heures, attribuer à Pannini, Hubert Robert ou Piranèse. Et voilà qu'une de ces « vues » était irrémédiablement perdue : au beau milieu de la *composition* on bâtissait une affreuse case jaune, peu importante à la vérité, mais suffisante pour gâter le plaisir du tendre esthète, fort chagriné de cette profanation. — « Que voulez-vous, *amico mio* », lui dit Donna Marie. « Nous changeons nous-mêmes, et les paysages changent comme nous. Vous aurez beau les encadrer. Ils se détériorent et s'abiment ; comme le portrait de Dorian Gray.

*
* * *

Une visite au comte Primoli devait être préparée à l'avance. Sur le conseil de Donna Maria j'envoyai à *Gégé* (comme elle disait), deux modestes recueils de poèmes dont il agréa la dédicace. Il m'écrivit très aimablement, m'invitant à déjeuner un jour de la semaine suivante. J'étais un peu ému, je l'avoue, en gravissant à la suite de celle qui me patronnait l'escalier du palais Bonaparte. Ce n'étaient pas les portraits sans nombre des napoléonides (de Madame Mère — par David — aux plus obscurs petits-neveux) qui m'intimidaient, mais bien de devoir affronter le brillant mécène des lettres françaises, l'ami d'Anatole France et de Bourget, de Renan et de Gaston Boissier, des Goncourt et de Maupassant.

Je fus très vite à mon aise. Notre hôte prodiguait les marques de bienveillant intérêt aux plus modestes de ses invités. Nous étions une dizaine, ce jour-là, chez lui (un académicien avec sa femme, d'autres français de passage, un prélat domestique). Le déjeuner fut gai et animé. Le comte Primoli venait de découvrir chez un brocanteur de Civitavecchia un ouvrage français sur les États de l'Église, couvert d'annotations de la main de Stendhal. Il avait longuement étudié l'écriture d'Henri Beyle et déclarait que l'identification des notes manuscrites ne faisait pas l'ombre d'un doute. Stendhal, le séjour de la

comtesse de Montijo à Civitavecchia, les fréquentes apparitions romaines du consul de France, le fonctionnement des transports, le régime des prisons sous Pie IX firent les frais de la conversation. Notre hôte citait des témoignages de première main, rapportait les souvenirs de gens qui avaient vu ceux dont nous parlions : ces témoins étaient parfois l'impératrice Eugénie, Émile Guébbardt ou Gaston Boissier, et parfois des inconnus, des paysannes, des domestiques ou des cochers que l'observateur attentif avait interrogés et fait parler.

On a tout dit sur le comte Primoli ; on a célébré son accueil princier, son savoir, son érudition, ses amitiés illustres, et jusqu'à ses talents de photographe. Sa belle demeure, devenue le *Musée Napoléonien*, est accessible au public. Mais c'est lui qu'il faut avoir vu dans cette demeure dont il était, il convient de le dire, le plus bel ornement. Avec son front dénudé, son teint de vieil ivoire, son mince profil, il ressemblait malgré son collier de barbe blanche, à son arrière-grand-oncle ; non pas à Napoléon vivant, mais au héros émacié et barbu qui apparut en 1840, à Sainte Hélène, aux navigateurs de la *Belle-Poule*. Un Napoléon de soixante-dix ans.

Je ne cessais, à table et au salon, d'admirer les manières pleines de charme, l'allure et le discours attachant du napoléonide. Et je ne perdais pas de vue Donna Maria. Dans cet entretien de savants, d'érudits, de lettrés, elle tenait sa place avec une grâce parfaite, avait de la repartie, des répliques spirituelles (« C'e qu'il devait se morfondre, à Civitavecchia, le consul de France ! »), ajoutant à un débat quelque peu académique on ne sait quoi de piquant et d'aimable. Et je ne pouvais m'empêcher de constater à quel point elle possédait ce talent de la conversation féminine, apanage des françaises le plus souvent, mais que l'on trouve parfois aussi chez les anglaises, beaucoup plus rarement chez les italiennes.

*
* *

— « Comment va le poète ? » — « Avez-vous des nouvelles de Gabriel ? » — Tous ses amis lui posaient la même question,

Ce n'est pas ainsi qu'on s'adresse à une dame divorcée ou séparée de son époux depuis trente ou quarante ans. Mais les d'Annunzio n'ont jamais divorcé. Leur séparation n'a jamais été qu'une séparation de corps, comme disent les juristes.

A peine leurs chemins se croisaient-ils que le poète venait rendre visite à sa femme, passant de longues heures en sa compagnie. Ils avaient des tas de choses à se dire, en dehors de toute question d'intérêt. Ils s'écrivaient souvent et le ton de leurs lettres était celui de la confiance la plus amicale. C'était elle qu'il chargeait de petites corvées, de courses chez les antiquaires ou chez les chemisiers, parfois aussi de messages destinés à des familiers, même à ses parents de Pescara. A plusieurs reprises, Donna Maria se montra de bon conseil dans des circonstances graves, et son intervention évita au poète les pires ennuis.

En mai 1919, Gabriele d'Annunzio, héros national, revenait à Rome de ses campagnes. Les rancunes les mieux établies, les plus longuement alimentées, s'apaisaient. Don Luigi, frère de Donna Maria, et la duchesse de Gallese, née Belmonte, voulaient enfin rencontrer ce beau-frère qu'ils avaient ignoré pendant tant de lustres, et que leurs deux fils admiraient sans l'avoir jamais vu. D'Annunzio était en ville depuis une semaine à peine, quand Donna Maria organisa pour lui un de ses goûters les plus mémorables ; pour lui, et pour des amis à elle, qui ambitionnaient l'honneur de rencontrer le grand homme.

Nous étions une quinzaine dans le salon très fleuri de la Place d'Espagne, quand Gabriele d'Annunzio, portant l'uniforme à collet blanc des lanciers de Novara, fit son entrée.

Il reconnaît des amis et les embrasse ; on lui présente des admirateurs, des admiratrices. Il s'installe dans un fauteil et se met à savourer des sorbets, deux, trois sorbets l'un après l'autre : aux fraises, à l'ananas, aux fraises encore. Et il adresse des paroles gracieuses tantôt à l'un, tantôt à l'autre. Il commence par rappeler à De Bosis leurs promenades romaines d'autrefois, quand ils s'arrêtaient au café Aragno, vers deux heures du matin, pour acheter au rabais tout ce qui restait

de glaces et de parfaits. Et puis il parle de politique, s'indigne de la « fugue nocturne » d'Orlando et de la délégation italienne qui viennent de retourner à Paris, où siège la conférence de la Paix.

De sa voix mélodieuse et chantante, il passe d'un sujet à l'autre. Les récits s'enchaînent ou ne s'enchaînent pas : une question posée à un ami ou à un inconnu, une réminiscence commune lui suffisent comme point d'appui. Raspoutine et le prince Youssouppoff avec lequel il vient de déjeuner ; les guépards et les fresques de Benozzo Gozzoli, les sonnets en dialecte romain de Giovacchino Belli et la visite « à toutes les fontaines de Rome » qu'il a faite la nuit dernière en compagnie de son fils aîné Mario.

Je devais revoir plusieurs fois le poète chez Donna Maria, au cours des semaines suivantes. J'appris à connaître ce qui restait d'affection réciproque et d'inclinations communes à ces époux séparés depuis tant d'années. Et il me fut donné d'observer en quoi leurs caractères étaient profondément dissemblables.

D'Annunzio a toujours eu la manie de jouer à l'ensemblier, de créer autour de soi des décors somptueux ou surprenants. Son choix n'a pas toujours été du meilleur goût. Mais il était très sensible à une réussite de cet ordre. Le petit appartement de la place d'Espagne ne renfermait pas de trésors d'art ni de richesses visibles. Il eût été presque modeste sans deux ou trois armoires anciennes, quelques fauteuils en vernis-martin, plusieurs pièces de velours ou de soie du xvi^e siècle. Une grille basse, dorée, séparait le salon de la salle à manger. À table, une douzaine d'assiettes en vermeil constituaient la vaisselle plate et de beaux gobelets en vermeil les accompagnaient. Pour le reste, tout était confortable à l'usage, agréable à regarder, mais sans style particulier : ni tableaux, ni tapis précieux. La simplicité charmante de la demeure mettait en évidence son unique, son irremplaçable merveille : la vue sur la place d'Espagne, la fontaine presque noyée de la *Barcaccia*, les marchandes de fleurs, la *scalinata* ensoleillée et là-haut, la façade de la Trinité-des-Monts. Donna Maria

pouvait se passer de mettre des cadres à ses fenêtres, à la façon de De Bosis. L'escalier, les fleurs, l'eau, l'animation de la place pénétraient dans toutes les pièces, se répandaient, débordaient.

L'auteur des *Élégies Romaines* était enchanté. Il trouvait le logis à son goût. Il s'y plaisait. Il y vint souvent, s'y trouvant parfaitement à son aise, sans jamais jouer au « maître de la maison ». Quand il s'en allait, il disait simplement : « Au revoir, il faut que je sorte, à très bientôt ». — Et l'on pouvait croire, en effet, qu'il allait rentrer dans une heure ou deux. Mais il n'en était rien.

Donna Maria, de son côté, avait l'art de deviner ce qui pourrait lui plaire, et aussi celui de lui éviter des corvées. Il se montrait d'une parfaite courtoisie envers son beau-frère et sa belle-sœur, baisait avec dévotion les deux mains de la vieille duchesse, sa belle-mère et témoignait le plus sympathique intérêt au neveu préféré de Donna Maria, Fernando (Ferré) de Gallese, plus tard prince de Belmonte et à son exquise et très jeune fiancée, la vénitienne Ninon Ceresa.

Donna Maria n'oubliait pas à quel point le poète aimait la musique. Un soir, elle avait invité Giuditta Sartori, jeune pianiste de très grand talent, qui joua pour lui des pages de ses maîtres les mieux aimés : Frescobaldi, Vivaldi, Scarlatti, Schumann et Debussy. Après quoi la princesse Rospigliosi voulut lui tirer les cartes. Elle disparut avec lui. Vingt minutes passèrent. — « Des triomphes, des triomphes », s'exclamait d'Annunzio, « les cartes ont été superbes ».

Il me l'a confié de nombreux mois plus tard. C'est ce soir-là, le 1^{er} juillet 1919, qu'il décida de marcher sur Fiume.

Son séjour romain touchait à sa fin. Il ne devait plus revoir la ville de sa jeunesse. Pendant très longtemps (avant de la revoir au *Vittoriale*) quand il écrivait à Donna Maria, il manquait rarement de s'informer de sa belle demeure (*la tua bella casa*).

*
* *

Elle, pourtant, ne s'était jamais désaffectionnée de Paris. Non pas qu'elle y comptât plus d'amitiés qu'à Rome. Mais

des souvenirs de jeunesse l'y attendaient ; et surtout, un air léger, moins dense et qui convenait mieux à ses dispositions actuelles. Quittant la place d'Espagne, elle alla camper tout d'abord dans un hôtel de la rue de Rivoli. Plus tard, Ugo Venier, ingénieur des constructions aéronautiques, le plus entreprenant et le mieux doué des trois fils du poète, revint des États Unis pour offrir à sa mère la propriété d'un agréable appartement dans le seizième arrondissement, Square de l'Alboni.

Son attachement au maître du *Vittoriale* ne s'affaiblissait pas. Tous les ans, plusieurs fois par an même, elle se rendait à Gardone, y était reçue avec les plus grands honneurs, presque cérémonieusement. L'appartement de l'Abbesse de passage (*la Badessa di passaggio*) lui était réservé ; en attendant que lui fût assigné le pavillon baptisé par d'Annunzio la *Mirabella*. Il est très significatif que le poète, dans son installation au *Vittoriale*, ait songé à réserver une place de choix à celle qui était désormais la princesse de Montenevoso ; et qu'il l'ait ainsi nantie d'un véritable *douaire*, dont elle aurait la jouissance jusqu'à sa mort.

A Paris, entre 1924 et 1932, les allées et venues du *Vittoriale* nous fournissaient d'inépuisables sujets de conversation. A chacune de mes visites, le poète me remettait une grosse enveloppe à l'adresse de Donna Maria. Ce pli, scellé de gros cachets de cire noire, aux armes de Montenevoso, m'était apporté à l'hôtel, au moment du départ, par un planton chamarré. Il contenait le plus souvent un bibelot en argent, un mouchoir de soie historié ou quelque menu brimborion. Quand Donna Maria revenait de Gardone, elle me faisait la chronique du *Vittoriale* avec une verve, un esprit, une gentillesse malicieuse qui m'encharmaient. Jamais la moindre allusion aux visites du poète, à demeure ou de passage. Mais cent détails amusants sur l'attitude des domestiques et des jardiniers (baptisés *Suora* ou *Frà*), sur les bizarres inventions décoratives du prince, la terrasse du parent pauvre, par exemple (le *parent pauvre* était Michelange), ou la ménagerie d'argent. — (« Où est ce pigeon qui mange la *pastina* dans mon assiette ? »), et

il fallait lui apporter le pigeon d'argent ciselé ; ou bien ces esclaves, de Michelange eux aussi, moulages grandeur nature dont il avait ceint les reins d'une étoffe indienne lamée d'or ; et puis les poèmes imperméables, à lire par les journées de canicule, sous la fontaine dite du Cédron. Et l'odeur de l'encens flottant dans la demeure...

A l'un de ses retours de Gardone, je voulus offrir à Donna Maria un goûter qui (Boissier aidant) ne fût pas indigne d'elle. C'était le 6 février 1934 (à cause des désordres qui éclatèrent ce jour-là dans Paris, j'ai retenu la date). J'avais réuni chez moi, rue de Vaugirard, une vingtaine d'amis français, belges et italiens. La princesse de Montenevoso avait une étonnante jeunesse d'allure. Je ne l'ai plus jamais revue aussi belle, je l'avoue avec tristesse et c'est l'image d'elle de ce jour (elle avait plus de soixante-dix ans), qu'il me plaît de conserver le plus précieusement. Le trio à clavier Casella, Bonucci et Poltronieri avait joué des musiques anciennes ou modernes, mais agréables et n'exigeant pas une grande tension d'esprit (Corelli, Boccherini, puis un trio inédit d'Alfredo Casella) : véritable musique de goûter. On parlait joyeusement, par groupes, tandis que les retardataires apportaient des rumeurs inquiétantes d'émeutes, de bagarres. Les musiciens partirent, soucieux (le violoniste et le violoncelliste) de protéger leurs instruments ; les invités avaient pris congé. Deux seuls restaient presque dissimulés dans un coin de la bibliothèque, et comme perdus dans un entretien très animé. C'étaient Donna Maria et Ugo Ojetti. Ils ne s'étaient plus rencontrés depuis des années et ils n'en finissaient pas de se communiquer des nouvelles, presque toujours des nouvelles de Gabriele d'Annunzio. Dans sa mémoire, étonnant instrument de précision, le plus grand chroniqueur de notre siècle enregistrait les paroles de Donna Maria, reflétant d'inoubliables *choses vues*.

*
* *

La princesse de Montenevoso devait survivre seize ans à l'époux dont elle avait dit : « Ce n'est pas un mari, c'est un poète ». De ce poète elle n'a jamais cessé de servir la gloire. Elle mourut dans la demeure qu'il lui avait donnée.

Chronique

Le centenaire d'Arnold Goffin

À l'occasion du centième anniversaire de la naissance d'Arnold Goffin (27 mars 1863), M. Pierre Nothomb a évoqué à la Tribune radiophonique de l'Académie, le 25 mai, la figure, aujourd'hui trop effacée, de l'écrivain esthète dont le rôle fut important dans l'histoire de la Jeune Belgique.

Quand j'arrivai à *Durendal* — la Revue de l'autre abbé Moeller — un homme qui traversait parfois l'horizon de cette littérature m'intriguait : d'abord par son physique et son silence. Il était petit, trapu, pas trop solide, et je ne sais s'il était toujours vêtu d'une houppelande, mais c'est ainsi que je le revois sous le feutre gris et cabossé qui étouffait un peu, pour les mieux libérer autour du cou, ses cheveux abondants et légers. Et parfois, dans ces mêmes milieux de la poésie catholique des années 1910, je rencontrais son épouse dont je n'ai revu nulle part aucune image mais que je retrouve, petite, les cheveux bien divisés dans lesquels fleurissait comme une couronne préraphaélite : Arnold Goffin et sa femme Hélène Canivet, poète comme lui en prose, semblaient sortir à la fois d'un poème franciscain et d'un tableau de Burne Jones. Je ne les lisais pas beaucoup : j'avais feuilleté un jour les tout premiers écrits de celui — déjà méconnu et toujours prêt à se faire oublier — dont l'Académie commémore aujourd'hui le centenaire — et je l'avais catalogué aussitôt parmi ceux — ils me lassaient tout de suite — dont les néologismes et les mots rares correspondaient trop exactement aux lignes courbes et aux volutes d'une certaine architecture décorative de la « Belle époque », déjà démodée à mes yeux. Mais un jour, dans un de nos cahiers mensuels (dont la couverture jaune verte et dorée évoquait précisément (ou imprécisément) une montagne fendue par un coup d'épée (c'était plutôt un feutre mou traversé par un coupe papier), j'avais trouvé une des méditations étonnantes qu'Arnold Goffin devait réunir un jour sous le titre *Poussières du Chemin*. Et j'avais été aussitôt conquis.

Le lui ai-je jamais dit ? C'était un aîné dont on ne s'approchait pas facilement. Son regard mélancolique, une sorte de pudeur étonnante le faisaient lointain. Le mot *poussières* lui allait bien et c'est peut-être ce mot qui me le fait revoir toujours couvert d'une poudre blanche. Il la ramenait des pays du soleil...

Je viens de relire cet ouvrage capital. Celui qui, de toute son œuvre restera, ou ressuscitera, le plus certainement, et qui, revu et imprimé au cours de la première guerre (dans quel bonheur d'évasion secrète), ne devait sortir qu'en 1923 de la maison de l'éditeur Lamertin. J'ai rarement lu de plus nobles pages sur l'Italie d'hier, d'aujourd'hui et de toujours. Celui qui semble à la fois y avoir toujours vécu tant elle lui est familière, et la découvrir chaque fois avec un nouvel émerveillement, la parcourt à petites étapes, et sa méditation n'est pas seulement celle des paysages et des autres lectures. C'est celle de la poésie, de l'histoire et des personnages romanesque : plus réels souvent que ceux de l'histoire dite réelle. Les pages admirables sur Vérone, sur Roméo et Juliette dans Vérone, ne peuvent vraiment s'oublier. Densité, cadence, équilibre, sagesse, nostalgie, érudition vivante : c'est beaucoup plus qu'un poème et qu'un récit. Avec parfois des phrases tout de suite inoubliables : *Quel avantage pour un héros de n'avoir agi, aimé, combattu que dans le récit d'un songeur, dans le cœur ému des hommes...* Je crois que le sommet de l'art et de l'âme de Goffin ce sont ces pages sur Vérone.

Mais il y a Mantoue : la volonté de force et de beauté. Mais il y a Bergame aux jeux irréels. Il y a Venise : De l'action à la jouissance et de la jouissance au rêve ; les peintres primitifs, Carpaccio ; les peintres de la Renaissance ; les peintres de la décadence, Tiépolo. Il faudra l'*Air de Venise* de notre Fernand Desonay pour nous rendre cette atmosphère. A tous deux je reprocherai cependant d'avoir négligé ce qui reste à Venise de puissance, de gloire militaire. Si ce que j'y déteste le plus — comme eux — c'est le Lido, ce que je suis trop seul à admirer, c'est l'Arsenal. Florence maintenant, Dante et Boccace. L'autre rencontre : celle du nord et du midi. Le marché de la place San Lorenzo, le couvent de Saint Marc, l'Angelico et Boticelli. Et Giorgone au Palais Pitti... Et, sur la colline, Fiesole. *Repos, Ema, San Miniato. Lieux de prière.* Cette simple notation de la table des matières (des matières, quel mot déplacé !) n'est-elle pas à elle seule un poème ? Et après le Campo Santo de Pise et le Triomphe de la Mort, c'est le triomphe de la vie avec Benozzo Gozzoli. C'est Sienne, la cité exaltée. C'est Orvieto et la méditation sur Léopardi : l'optimisme et le pessimisme. C'est Pérouse et ses fontaines, et naturellement la poésie du Perugin.

C'est Spolète : l'obsession du Passé. C'est le lac Trasimène : la Brutalité et le raffinement de Sigismond Malatesta. C'est la Force et l'Amour, Annibal et François d'Assise. Celui-ci, Arnold Goffin vient une nouvelle fois — et chaque fois on dirait que c'est la première, et chaque fois c'est l'aboutissement d'une longue habitude de pensée — de le rencontrer, de le penser dans sa ville sainte. Et voici que se déploie le second grand volet de l'œuvre Goffinienne. Il est le traducteur, le chantre, l'exégète, j'allais dire le continuateur de Saint François. Le continuateur en tout cas de Paul Sabatier qui, le jugeant seul digne d'une telle mission lui avait testamentairement demandé d'achever et de publier son grand ouvrage franciscain. Pour moi, c'est avec Goffin qu'à *Durendal*, j'ai rencontré le *Poverello* d'Assise avant de me familiariser encore avec lui en compagnie de Johannes Jörgensen... Comme cet homme triste et presque désespéré d'apparence — c'est étrange : Jörgensen aussi — nous a aidés à connaître la joie de Dieu...

J'ai dit : désespéré. Goffin l'avait été. A un tel point désespéré dans sa jeunesse qu'on avait pu croire que c'était parti pris, système, attitude, littérature. Son premier livre, un roman, était celui d'un suicide. Je me défiais des suivants avant la grande époque de l'écrivain. Et voici que les *Poussières du Chemin* m'ont engagé à ouvrir les *Impressions et Sensations* qu'un ami venait, à ma demande, d'exhumer de sa bibliothèque. Léon Vanier, 1888. Cet éditeur, c'est toute une époque. Ce millésime : la preuve de la jeunesse alors, de l'auteur... J'ai voulu feuilleter. Je me suis attardé. Et j'ai trouvé dans cette longue confession une des plus belles expressions du désespoir que je connaisse. C'est à la page 101, le récit d'une saison de douleur et de goût du néant : pages admirables dont l'écriture généralement parfaite et la pensée profonde font oublier quelques adjectifs démodés. Comment ce jeune écrivain — en attendant Saint François — allait-il se libérer de lui-même ?

Par l'amour d'abord, rien de plus touchant que son amour pour son épouse — et son amour pour son enfant, ce Jean Goffin qui lui ressemble et qui naguère nous a donné un si bel album sur Verhaeren. Par des amitiés littéraires précieuses qu'une correspondance abondante entretenait. Les Destrée, Jules et Olivier George (quel rôle a joué l'Italie aussi dans la conversion de celui-ci !) J. K. Huysmans, Mallarmé et un peu en marge Péladan, Giraud, Eeckhoud, Séverin, le jeune Maeterlinck, Verhaeren (il y a, me dit-on, dans les archives de la Reine Elisabeth, une lettre de Verhaeren au Prince Albert lui demandant de faire nommer Goffin directeur général des Beaux-Arts : ayant débuté comme

pauvre porteur de dépêches, mais aussi comme auteur, à 17 ans, de la Cantate pour le 50^e anniversaire du Téléphone, il allait devenir directeur général des T.T., ce qui n'était pas la même chose), Mellery, le sculpteur, Lagae, van Lerberghe, Lemonnier naturellement — qui échappait à son emprise ? — André Fontainas, Gilkin, Albert Giraud dont devait un jour le séparer une brouille qui dura vingt ans (et qui se termina par une rencontre toute naturelle — Bonjour Arnold, comment vas-tu depuis hier ?)... Parmi tant de rencontres, l'activité toujours effacée d'Arnold Goffin était devenue multiple, incessante. La critique d'art l'occupait surtout. Un *Thierry Bouts*, chez Van Oest en 1907, un *Saint François d'Assises dans l'histoire et dans l'art*, en 1909, un *Michel Ange* en 1923, un *Thomas Vançotte* en 1913, un *Memlinc* en 1921 ; un *David et son Temps*, un *Victor Rousseau* en 1932. Et, chez Van Oest encore, cette grande étude encore valable sur *l'Art religieuse en Belgique, la Peinture de l'origine à la fin du XVI^e siècle...* Et avec quelle amitié il avait préparé aussi, dans la nuit de la guerre, les monographies sur Verhaeren, sur Giraud réconcilié, qui parurent en 1919 et 1920 chez Brepols, le Brepols de Turnhout qui n'était pas encore devenu le grand éditeur littéraire d'aujourd'hui.

Que dire encore, dans le peu d'instant qui me sont donnés pour célébrer cette commémoration centenaire ? Que Goffin mourut le 10 juin 1934, noblement comme il avait vécu. Que peu d'études d'ensemble lui ont été consacrées après sa mort, en dehors des notices que lui consacrèrent Gustave van Zype dans l'annuaire de l'Académie des Beaux-Arts et Henri Davignon dans l'annuaire de l'Académie de Langue et de Littérature françaises, — il faisait partie de l'une et de l'autre — et plus tard, au cours d'une séance de la dernière, le 9 juin 1936, ce commentaire de Charles Bernard qui commençait par ces mots : « Nous commémorons le deuxième anniversaire de la mort d'un Poète ». Arnold Goffin se trouvait aussi du bon côté dans le fameux livre de Charles Bernard, *Les Pompiers en Délire...* Goffin méritait encore mieux, et le regain d'attention dont il bénéficie aujourd'hui est un commencement de justice... Gardons, en attendant, le souvenir d'un être exceptionnellement vibrant, dont la critique d'art, avant d'être érudition elle l'était aussi — était sensibilité ; dont la vie difficile s'était épanouie dans l'amour de la beauté ; dont le bonheur et le salut avaient été la rencontre d'une femme admirable et, dans la lumière italienne, la rencontre d'un Saint qui semblait l'attendre depuis six cents ans.

Le centenaire de Jules Destrée

Pour marquer le centième anniversaire de la naissance de Jules Destrée, d'importantes cérémonies ont été célébrées à Charleroi et à Marcinelle, le 20 septembre, en présence de plusieurs membres de l'Académie.

A Charleroi, en même temps que le Salon triennal des Artistes du Hainaut s'est ouverte une riche exposition des contemporains de Jules Destrée, où, autour de plusieurs toiles, dessins et sculptures représentant le grand artiste tribun, étaient réunies des œuvres de Van Rijsselberghe, Opsomer, Ensor, Paulus, Auguste Donnay, Constantin Meunier, etc.

A Marcinelle, le même jour, dans la salle des fêtes du nouvel hôtel de ville, tour à tour M. Harmegnies, bourgmestre, M. André, député permanent, M. Cornez, gouverneur de la Province, M. Thiry, secrétaire perpétuel de l'Académie, et M. Janne, ministre de l'Education nationale et de la Culture, ont rendu hommage au citoyen de Marcinelle et au bienfaiteur du Hainaut, à l'homme politique, à l'écrivain et au Wallon, enfin au ministre des Arts dont on oublie trop souvent qu'il fut aussi un ministre de l'Instruction extraordinairement perspicace et diligent.

Hors de Belgique

M^{me} Emilie Noulet a été reçue docteur *honoris causa* de l'Université de Paris. Les insignes du grade lui ont été remis solennellement le 7 novembre.

PRIX : 30 Frs.